

Président : Jean Saïdi . 8 bis avenue Saint-Joseph . 92600 Asnières

CCP : 1844 - 02T Paris N° 202 · 2006

Site Internet : www.cempuisien.com
email : contact@cempuisien.com



Dans la cour de la buanderie en 1907



LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS ET ANCIENNES
ELEVES DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST
Siège social : 60 rue René Binet . 75018 . Paris

Président : Jean Saïdi . 8 bis avenue Saint-Joseph . 92600 Asnières

N° 202 - 2006

Site Internet : www.cempuisien.com
Courriel : contact@cempuisien.com

Atelier de ferronnerie - Cempuis 1907

- 1997 -

Notre Ami Marcel Paris et sa fille Janine sont venus nous rendre une petite visite au Repas d'Automne de Novembre





G Lenoble, J Labrousse, M Gasté, J Leguillou, G Lenoble, G Shih Yen Sheng, V Trouvé, C Chaudron, J Davion, J Nicon, C Quesmard, M Hachour

- 1960 -

Que c'est bon
de se prélasser
au soleil, et
certainement
à l'abri du vent

- 1962 -

Une reine
c'est bien, mais
deux c'est mieux
"Bravo
Aux
Élèves"



1962
Jo Labrousse,
F Cral,
Jacqueline Nicon,
Lucien Duflot,
René Kitsaïe



- 1931 -

La Fanfare au grand complet sur les marches du Perron d'Honneur



Les Nouveaux Ateliers - MÉCANIQUE & MENUISERIE
Avec les professeurs, grand nombre de cempuisiens ont appris un métier à l'institution G. Prévost de Cempuis (60)

- 1950 -

Le bâtiment
TOURNAIRE
avec son escalier
central et la cour
de terre battue





- 1960 -

Mers les Bains
Il y a toujours un
ou une volontaire
pour allumer le feu,
afin que le repas soit
toujours chaud



- 1959 -

Quelques membres
de la fanfare.
Être de la fanfare
était un honneur et
bon nombre de ces
élèves sont devenus
de bons éléments



www.cempuisien.com écrivez-nous : contact@cempuisien.com N° 202 2006

SOMMAIRE

Après 9 années et 22 bulletins réalisés, me voici au terme de mon engagement. Je remercie celles et ceux qui m'ont prodigué conseils et encouragements ; vos messages, courriers, coups de fil, commentaires oraux m'ont soutenu tout au long de cette période, sachez qu'ils m'ont été indispensables, sans eux l'énergie m'aurait manqué.
Je conserverai de cette période un beau parfum d'aventure où, débutant avec juste ma bonne volonté et mon enthousiasme, j'ai réussi avec votre aide à guider " Le Cempuisien" vers le cap de l'amitié, y suis-je parvenu ? À vous de le dire.

Je profite de cette dernière tribune pour vous dire que, pour raisons personnelles, je ne me représenterai pas à l'élection du Comité en 2007. Je ne peux partir sans citer Danièle Gareau et Roger Grappey. Qui, présents lorsque je suis arrivé au Comité, seront encore là lorsque je le quitterai. Nous avons durant ces 9 ans formé un beau trio, travaillant toujours dans la même direction, recherchant toujours la meilleure façon de vous satisfaire. Danièle et Roger continuent. Je leur dis « tenez bon le cap camarades… »

Guy Hachour, novembre 2006.

Gérant et responsable **jaquette** : Roger Grappey	Responsable **publication - expédition** : Danièle Gareau	Responsable **pages intérieures** : Guy Hachour
528, Parc Foch - 77100 - Meaux. Tel : 01 60 23 90 81	44, Avenue Henri Dunant - 94350 - Villiers sur Marne. Tel : 01 49 41 10 08	34, rue Gabriel Péri - 78800 - Houilles. Tel : 01 39 68 19 52

Correcteur Gérard Weber

Éditorial

Notre association est aujourd'hui totalement indépendante en ce qui concerne l'édition du bulletin.

« Le Cempuisien » n° 201 a été entièrement édité par nos soins. Grâce à l'achat d'une imprimante « laser couleur », la jaquette a pu être composée et imprimée, sur 4 pages avec photos en couleur, par notre équipe. Les pages composant le journal sont photocopiées recto verso, puis thermo reliées avec la couverture, le magazine terminé est enfin expédié à nos adhérents.
C'est une avancée importante, car depuis plus de cent ans, le bulletin nécessitait le recours d'un imprimeur.

Le contenu du bulletin n° 201 a été très instructif. Quelques uns ont réagi sur des articles parus dans le n° 200, concernant la vie à Cempuis de certains de nos camarades. Des articles (du n° 201) sont très durs à lire, d'autres plus critiques à l'égard de la vie à Cempuis. Certains Cempuisiens estiment que l'éducation à Cempuis a contribué à leur épanouissement dans la vie, certains camarades pensaient que la majorité des Cempuisiens étaient satisfaits ; ce n'est malheureusement pas le cas, d'où les réactions dans leurs articles.

Ces échanges sont très utiles à la vie de notre association. Ce n'est pas rabaisser l'œuvre de Gabriel Prévost qui, en son temps, correspondait à la situation politique et économique. Puis ce fut la période de Paul Robin qui pendant 10 ans a essayé l'éducation intégrale avec succès : intégrer les garçons et les filles dans un même lieu, avec la même éducation. Malheureusement, cette expérience prit fin brutalement en fonction – toujours – d'une situation politique. L'éducation a dû probablement s'infléchir pendant des années après le départ de Paul Robin. Insensiblement, l'éducation intégrale d'origine changea d'orientation jusqu'à la guerre de 1939/1945 quand les Cempuisiens d'alors durent être évacués une première fois sur l'île de Ré puis une deuxième fois aux Eyzies, perturbant l'éducation des Cempuisiens en exode. Puis, Cempuis reprit sa marche en avant et probablement les conditions n'étaient plus les mêmes qu'avant la guerre en ce qui concerne la philosophie et l'éducation intégrale. Certains Cempuisiens ont dû souffrir d'être à Cempuis, d'autres ont réussi à s'adapter à la situation. Il est certain que les réactions des Cempuisiens de cette période jusqu'à la fermeture de l'Institution de Gabriel Prévost en 1988 ne sont pas illusoires.

Il sera intéressant de recevoir encore d'autres articles sur la vie à Cempuis. Il ne faut pas croire que tout était « rose », comme certains Cempuisiens le pensaient et le laissaient croire, mais ce n'est pas un déshonneur d'en parler, bien en contraire, nous sommes une grande famille et adultes pour exprimer chacun notre expérience personnelle.

Roland Léonard   Novembre 2006

Le Comité vous présente ses vœux de bonheur et de santé, à vous et vos proches, pour cette nouvelle année.

Souvenirs de Cempuis.

C'est au milieu de l'année 1877 au commencement de celle de 1879 que remontent les souvenirs évoqués aujourd'hui par Gabriel Giroud. Ils ont été publiés entre janvier 1901 et juin 1902 dans les "Cempuisiens" n° 10 – 12 – 13 – 14 de la première série.

Nous sommes arrivés à Cempuis, mon frère et moi, le 19 juin 1877 en qualité de pupilles de la Société de l'Orphelinat de la Seine.

À la suite d'une entente ou plutôt d'un marché conclu entre elle et M Prévost, cette Société, fondée je pense peu après les évènements de 1870-71, envoyait à Cempuis comme pensionnaires, payants ou non, un certain nombre d'enfants dont les parents lui confiaient l'éducation ou qu'elle avait bénévolement recueillis.

On sait qu'après la mort du philanthrope, ses héritiers se trouvant lésés par un testament qui désignait le Département de la Seine comme légataire quasi universel, attaquèrent les dispositions testamentaires de M Prévost. Un procès eut lieu qui dura cinq années de 1875 à 1880. C'est au milieu, à peu près, de cette période intérimaire que nous arrivions à Cempuis. M Ferdinand Buisson, exécuteur testamentaire de M Prévost, plus tard Directeur de l'Enseignement primaire au Ministère, gérait la propriété en attendant la décision des juges et, de loin, surveillait, dirigeait l'établissement.

Presque tous les élèves qui se trouvaient à cette époque à Cempuis étaient des pupilles de la Société ; mon frère et moi nous étions les plus jeunes d'une bande de vingt à vingt-cinq garçons dont les plus âgés pouvaient avoir seize ans. Mon frère avait un peu plus de cinq ans ; j'en avais à peine sept. Seuls les deux Drouilly et Léon Frison étaient de notre âge. À cinq ou six, nous formions le groupe des « petits ». Tous les autres étaient des « grands ».

Cempuis abritait aussi quelques fillettes, une dizaine au plus, que nous voyions assez rarement, le dimanche surtout et à la messe, ou quelquefois au catéchisme.

Si à ces trente ou trente-cinq enfants on ajoute l'instituteur-directeur, M Saunier, sa dame, et leur assez nombreuse famille, le jardinier, la cuisinière, le fermier et la fermière, trois ou quatre autres personnes pour les menus services, et enfin trois vieillards, épaves des tentatives humanitaires de M Prévost, on voit, qu'au total, la population, de l'établissement montait à environ cinquante habitants.

Les trois vieillards se nommaient M et Mme Schwartz et M Liodon (sauf erreur pour l'orthographe). Le « père Schwartz », comme nous disions irrévérencieusement, avait guerroyé sous le premier Empire ; il avait été, si je ne me trompe, blessé à Waterloo. Il aimait à narrer ses prouesses. Bien avant d'avoir ouvert un livre d'histoire je savais, par lui, les noms de Wellington, de Grouchy, de Blücher, etc. .Il m'avait naturellement fait connaître de bonne heure l'héroïque réponse de Cambronne. Dans ces moments-là, le père Schwartz m'apparaissait comme une sorte de héros merveilleux que je me promettais d'avoir toujours pour modèle… Quant au père Liodon, ce n'était pas, ce n'avait jamais été un guerrier. C'était un artiste, du moins il prétendait être un artiste lyrique. Il lui arrivait, dans ses rares moments de bonne humeur, d'entonner devant nous, à plein gosier, quelques passages de chansons qu'il disait avoir créées à Paris, « devant un public choisi ». Autant que je puisse me souvenir les chansons nous plaisaient assez, et le chanteur très peu. C'est que le père Liodon était laid... et qu'il nous semblait méchant. Il avait un nez

énorme, rouge coquelicot, hérissé de longs poils noirs ; nous ne savions pas — quand je dis nous, je parle des grands ; les petits n'étaient que des imitateurs — nous ne savions pas épargner au pauvre vieil homme des quolibets aussi stupides que faciles et que, peut-être, en sa qualité d'artiste, il nous eut pardonné s'ils avaient eu seulement une trace de la légèreté et de l'ironie délicate de la ballade du nez de Cyrano.
Je dois mentionner aussi comme faisant un peu partie de l'établissement, le curé de Cempuis, M l'abbé Bulard, ou autrement : le joyeux père Bulard…
Mais avant de parler tout au long des habitants de la maison il vaudrait mieux peut-être que je tâche d'indiquer en quoi cette maison différait sinon de celle d'aujourd'hui, au moins de celle de 1894.
Le plus court et le mieux, évidemment, seraient de donner ici deux plans comparatifs. Mais, nous ne les avons pas. Je vais donc essayer de faire une description dont on voudra bien me pardonner et la sécheresse... et la longueur. En m'appuyant sur ce qui existe, je tâcherai de donner une idée de l'état ancien.
Les bâtiments de Cempuis ont subi de notables changements et surtout ont été de beaucoup développés. Commençons, si vous voulez bien, par faire une promenade extra-muros.
Lorsqu'on arrive de Grandvilliers par le chemin vicinal on aperçoit à environ cent mètres de l'encognure extrême du mur de clôture, au sommet d'une sorte de remblai en pente douce, une grille en fer d'un seul battant très large, et qui, justement à cause de ses dimensions, doit, pour tourner, prendre appui à l'aide d'une roulette sur un rail. Cette grille date de la fondation, mais autrefois elle n'était pas seule. Il y en avait une autre placée à vingt mètres environ à l'intérieur de la propriété et non pas tout à fait dans l'alignement de ce que nous appelions la grande allée. Scellée à deux piliers de briques surmontés de chaperons de pierre de taille, couronnés eux-mêmes de pots à fleurs, elle avait ceci de curieux, d'original ou de bizarre, comme on voudra, que ses piliers ne tenaient à rien, à aucune clôture et que, par conséquent, elle ouvrait sur le vide et fermait le néant. Cette grille, aussi décorative qu'inutile, fut enlevée plus tard ; on s'en est servi lors de la construction récente, dans le petit herbage, du pavillon de la buanderie, lingerie, salle de bains, etc. ; c'est maintenant la seconde grille qu'on rencontre en venant de Grandvilliers. La troisième qui donne sur ce qu'on appelle aujourd'hui la cour d'honneur, est celle par où entra la calèche qui nous amena à Cempuis en compagnie de M Buisson ; elle n'a point été changée, que je sache. Seulement, on a dû percer à côté d'elle une autre porte plus petite, plus facile à ouvrir et destinée spécialement aux piétons : c'est la petite porte d'entrée.
Je ne vois guère, si nous continuons notre promenade en dehors des murs, d'autre changement à signaler ; et quand j'aurai indiqué que la porte de la ferme située un peu plus haut que la porte de la grange, dans le tour de ville, a été agrandie, ou même percée, pour éviter aux voitures venant des champs d'avoir à faire le tour par la rue, je pense que j'aurai à peu près tout dit.
Quant aux murs, ces beaux murs avec leurs piliers régulièrement espacés et couronnés de chaperons en pierre tendre, ces murs si peu solides et qui coûtèrent si cher à M Prévost, il y aurait bien à dire sur eux ; on pourrait écrire leur histoire morale, si je puis dire, raconter leur démolition partielle par les intempéries et même, disons le bien bas, par les élèves mécontents ; on pourrait les montrer nous servant d'abri pour nos farces aux paisibles passants ou dans nos luttes épiques contre les gars de Grandvilliers qui

nous traitaient de pétroleux et de communeux ; ou encore, on pourrait à leur propos narrer bien des escapades... Ce sera pour plus tard, si on y trouve intérêt.
Pénétrons maintenant dans l'établissement.

La cour d'honneur actuelle était autrefois divisée en trois parties : la cour des grandes personnes, au milieu, avec la grille sur la rue ; la cour des garçons, à gauche, si l'on se place face au bâtiment central ; et la cour des filles à droite. Il y avait donc deux murs de séparation ; l'un allait de l'encognure du bâtiment occupé aujourd'hui par la direction à l'encognure opposée du bâtiment central et l'autre reliait les deux encognures symétriques de la loge du concierge et du bâtiment central. Deux portes de fer, pleines, assuraient la communication entre les cours.
La cour des grandes personnes tenait un peu du jardin. Elle était ornée de jolis massifs tout pleins d'arbustes et de fleurs et bordés de buis ou de lierre. Le perron central au lieu d'être, comme aujourd'hui de forme circulaire, était droit avec deux belles balustrades qui se terminaient en bas, de chaque côté, par d'inévitables pots à fleurs. Dans un coin se trouvait une pompe qui existe encore aujourd'hui, mais tout autrement disposée.

Il nous était interdit de pénétrer dans la cour des grandes personnes ; nous ne pouvions l'admirer que le dimanche quand nous la traversions pour nous rendre à la chapelle, ou à l'occasion, quand par exemple on ouvrait les portes pour laisser passage à des voitures amenant des provisions de bois ou de charbon.
La cour des garçons contenait le bâtiment où se trouvent actuellement la Direction et le Secrétariat. Ce bâtiment n'avait point de fenêtres. Quant à son usage, il n'était pas, loin de là, le même qu'aujourd'hui ; il abritait : 1° une porcherie (c'est le Secrétariat) ; 2° une pièce à sol en terre battue, pour l'élevage des lapins de garenne (c'est la Direction) ; 3° une étable à chèvre (c'est le couloir de séparation). Nous voisinions avec les hôtes de cette petite bâtisse sans être le moins du monde incommodés par l'odeur, ou par les grognements des porcs. Au contraire, leur proximité apportait un peu de pittoresque et d'imprévu dans notre existence en général assez monotone. Il arrivait parfois que quelque lapin s'égarait dans notre cour et nous procurait le plaisir d'une chasse destinée à lui faire réintégrer la garenne ; les auges des porcs ayant, sur la cour même, de larges ouvertures, il était très facile de donner de temps à autre un peu d'air à ces pauvres bêtes ; on pense bien que nous n'y manquions pas et que nous savions nous arranger pour prendre part alternativement (et quelquefois simultanément) à une chasse au sanglier et à une chasse au lapin.
Nous avions quelque respect pour la chèvre : d'abord parce qu'elle était très bien gardée par sa propriétaire, ensuite parce que cette propriétaire était une excellente vieille femme que nous aimions beaucoup, nous, les petits. Elle s'appelait Mme Bastien et nous gâtait le plus qu'elle pouvait ; une de ses gâteries consistait précisément à nous faire boire un verre du bon lait de sa chèvre... Mais revenons à la cour des garçons. Un de ses perrons, celui du bâtiment qu'on appelait le bâtiment W sous la direction de M Robin, n'a pas changé ; l'autre était droit autrefois. Dans le coin où se trouvent actuellement des cabinets d'aisance, il nous fut un moment permis d'avoir des jardinets de deux à trois mètres carrés pour deux élèves ; nous y cultivions des salades, des radis rose et noir, un peu de ciboulette, quelques pieds d'ail et d'oignons ; nous y cultivions en grand des cachettes souterraines pour y dissimuler des objets interdits. Pas de préau. La moitié du préau d'aujourd'hui était occupée par des cabinets d'aisance, l'autre

moitié par un couloir de communication avec l'allée du bois. Enfin, je ne dois pas oublier de dire que le cerisier, unique arbre de la cour d'honneur, a été planté peu de temps avant mon arrivée, il a donc environ 25 ans.
La cour des filles contenait la boulangerie, le fournil qui n'a pas été changé de place, avec le magasin à farine dont on a fait la loge du concierge. Cette cour n'avait pas non plus de préau. Le préau actuel était occupé, tout comme du côté des garçons, mi-partie par des cabinets d'aisance, mi-partie par un passage qui conduisait au bois.

Sur l'emplacement des ateliers d'aujourd'hui se trouvait alors une chapelle assez vaste, bien bâtie, sans aucun caractère architectural, avec un clocher assez hardi. Il n'y avait rien de remarquable à l'intérieur, sauf peut-être un vitrail très moderne, qui me paraissait admirable, représentant St-Vincent de Paul tenant entre ses bras un petit abandonné. La cloche fut utilisée plus tard pour indiquer les changements d'exercices. Un jardin potager entourait cette chapelle... La démolition des murs de séparation des cours pour n'en former qu'une où se réunirent filles et garçons, et la démolition de la chapelle pour la remplacer par des ateliers, ne sont pas les moindres événements de l'histoire de Cempuis.
J'y pourrai revenir pour préciser le sens de ces actes, en indiquer l'origine, en montrer la valeur et prouver qu'ils eurent lieu sous l'unique influence de M Robin. Car, on a bien souvent attribué à tort, absolument à tort, ces transformations importantes à je ne sais quelle force vague, occulte, aussi mystérieuse qu'administrative.
L'aile gauche du bâtiment central abritait les garçons, l'aile droite les filles. Mais ces parties de la maison ont été agrandies ; autrefois les parties extrêmes du bâtiment n'avaient qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse à balustrade. Sur chacun de ces rez-de-chaussée, on a bâti deux étages ou plutôt un étage et les combles, qui ont été utilisés dès que la population enfantine eut progressé. Outre les dortoirs des filles et des garçons, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ce bâtiment contenait aussi les réfectoires, les logements du personnel, une chambre pour les parents en visite, les lavabos, la cuisine, beaucoup plus petite qu'actuellement, mais située au même endroit, etc.
Pour en finir avec ce groupe de maisons, il me reste à dire un mot du bâtiment W (Ouest). Il était, à l'époque dont je parle, à peu près vide. La seule salle où nous allions chaque jour était celle du rez-de-chaussée, à droite en entrant dans le bâtiment ; c'était la grande salle, la salle de classe, qui devenait le préau pendant les jours de pluie quand nous n'avions pas le temps de courir au gymnase. Je fus longtemps avant de monter aux étages. Enfin un jour, en je ne sais quelle occasion, peut-être bien lors d'une visite de ma mère, je pus parcourir librement toute la maison. Ce n'était partout que chambrettes en bordure de couloirs ; on eut dit des cellules de moines dans un couvent. M Prévost destinait ces logements aux vieillards de sa « Maison de retraite » et les avait disposés en conséquence. À ce moment le père Liodon était, je crois bien, le seul habitant de ce désert. Des fruits à mûrir, des faines, dont quelque industrieux employé de la maison devait s'ingénier, probablement, à faire de l'huile, jonchaient les planchers des autres chambres.
Telle était, grosso modo, la disposition des bâtiments principaux.
Si nous nous promenons maintenant dans la propriété, nous voyons là des transformations considérables. Le gymnase ou théâtre actuel était autrefois divisé en trois parties : le bûcher, où l'on entassait les provisions de bois provenant des coupes, le gymnase, et le pressoir. Le bûcher se trouvait dans le fond, à l'endroit occupé en partie

par la scène du théâtre, et tenait une bonne moitié du bâtiment. C'était un des lieux que nous préférions pour nos ébats à cause des facilités que nous y rencontrions pour nous cacher. Le gymnase proprement dit n'a pas subi de changement ; il est seulement un peu plus pourvu d'agrès maintenant. Quant au pressoir, il occupait un enfoncement du gymnase placé à droite en entrant. L'histoire de la fabrication du cidre à Cempuis mériterait d'être exposée. Je n'en dirai rien cette fois si ce n'est que l'eau de mare entrait pour une bonne part dans sa composition.
Les constructions qui tiennent au gymnase, où étaient installés en 1894 les salles de musique et un commencement de musée, n'existaient pas.
Il y avait derrière le gymnase ou plutôt derrière le bûcher dans l'angle qu'il formait avec le mur de clôture du petit herbage, un abreuvoir soigneusement construit en briques et ciment qu'on appelait la petite mare par opposition à la grande mare, dont je puis dire de suite un mot. Elle existe encore je pense ; elle est située tout en haut de la propriété, hors les murs, en bordure du chemin de Grosserve, dans le grand herbage. C'était, l'été, notre « bassin de natation », notre « bord de la mer » clandestin. Nous nous plongions avec délices dans le mucus glaireux des oeufs de grenouilles qui nageaient à la surface d'une dissolution noirâtre de bouse de vache. Les murs, couverts de lichens et de mousses, étaient très hauts et renvoyaient de nombreux échos qui nous trahissaient, car, quand nous étions quatre, cela faisait du bruit comme cent ; le fond, en pente assez rapide, était garni d'un tapis d'algues vertes sur lequel on glissait dangereusement. On imagine facilement, dans ces conditions, que nous « buvions des coups », tout comme si l'eau avait été claire. Faut-il avouer que nous n'avions pas de caleçon ? Un mouchoir en tenait lieu, ...quelques fois.
Les dimensions de la petite mare la rendaient peu commode pour s'y baigner. Elle nous servait à des essais de navigation, dans des baquets, que nous dirigions tant bien que mal avec une perche. Ces exercices nautiques se terminaient rarement sans bain involontaire.
On sait que les bâtiments de la lingerie, buanderie, salle de bains, salle de dessin, etc., sont de construction récente. Le petit herbage qu'ils occupent en partie, était bordé sur la grande allée par de beaux peupliers, dont il doit en rester quelques-uns tout à l'extrémité. Enfin, cet herbage était partagé en deux par un cimetière qui faisait face au tombeau de M Prévost. Une dizaine de personnes, vieillards et enfants y furent enterrés. Il a été démoli et les sentences évangéliques qui étaient gravées sur deux plaques de marbre scellées aux piliers de la porte ont été déposées, je crois, dans le caveau du fondateur.
À part ce caveau, rien n'existait des bâtiments qui s'élèvent actuellement soit derrière le groupe central des maisons, soit tout autre part dans le bois.
Le bois était alors vraiment beau. Il s'étendait du mur du tour de ville, jusqu'au champ appelé le « pâtis Calette » avec des coins pittoresques comme le « terrier du renard » ou charmants comme « le petit rond ». Le terrier du renard formait une sorte de large cuvette aux pentes agrestes ; des renards y élurent un moment domicile dans des terriers creusés par des lapins qu'ils avaient chassés : de là son nom. C'était le coin le plus sauvage de la propriété ; aucune allée n'y avait été tracée. Aussi les élèves de cette époque l'avaient-ils choisi, de préférence à tout autre, pour y construire, secrètement bien entendu, une demi-douzaine de cabanes de forme carrée, véritables huttes en

rondins, en branchages et en mousse, recouvertes de mottes de gazon. Les plus confortables avaient une table et un ou deux petits bancs en bois grossier, dont les pieds étaient fichés en terre ; on s'y installait pour des dînettes avec les merises et les noisettes cueillies dans le bois, les quelques légumes tolérés dans les jardinets et d'autres choses dont la provenance est moins avouable. Plus tard on traça des allées dans cette partie du bois, ce qui lui enleva beaucoup de sa sauvagerie.
Bien plus près des bâtiments, là où se trouve actuellement le gazomètre, était situé « le petit rond ». On y voyait une sorte de bosquet de coudriers et de charmilles, sous lequel les habitants de la maison aimaient à s'asseoir.
Des allées ombreuses, bordées de tilleuls et d'acacias y convergeaient. Au printemps, le pullulement des pervenches et des anémones y formait un véritable tapis aux couleurs tendres.
D'ailleurs pas un endroit du bois qui n'ait son agrément qu'il fût en fourré ou en haute futaie : « le gros hêtre », les grands chênes, avaient leur attrait et leur poésie tout comme les taillis épais du « terrier ».
Une seule de ces parties me semblait trancher sur le reste par son aspect sévère : c'était le caveau. Je n'y passais jamais seul sans une sorte de crainte qui me faisait prendre mes jambes à mon cou pour courir tout d'une haleine jusqu'à une distance respectable des grands sapins noirs. À quoi était due cette impression de terreur ? Aux arbres sombres ? Aux sapins, à l'if de la pelouse ? À la lourde porte de fer dont les grincements, répétés en échos, par les chambres vides du caveau solitaire me semblaient sinistres ? Je crois plutôt que les récits fantastiques et lugubres de mes grands camarades sur la mort, la veillée de mort et l'enterrement de M Prévost agissaient sur mon imagination. Avec l'âge, le lieu me parut plus aimable et plus tard, comme tous mes compagnons d'enfance, je n'ai pas échappé au plaisir de la montée facile jusqu'au sommet des fiers sapins.
Laissons maintenant ce beau bois, « De notre domaine le lieu le plus charmant » comme l'a écrit un poète, de passage à Cempuis, et allons faire un tour dans les champs. Fort peu de chose à noter : on en a simplement transformé une partie en jardin celle qui est située dans l'angle du mur de clôture en bordure du grand herbage.
À la ferme on a amélioré les constructions ; on a relevé des étables qui tombaient en ruine ; on a reconstruit en briques ce qui avait été bâti en torchis : mais la disposition générale des constructions a peu changé.
La maison de M Prévost (maison du Directeur) était alors inhabitée. On cultivait avec soin le jardin d'agrément qui l'entoure et on entretenait les petites pièces d'eau qui le parcouraient. Il va sans dire que le bassin actuel (je dis actuel parce que je pense qu'il existe encore) dans lequel des centaines d'enfants ont appris l'art fort utile de la natation, a été construit plus tard. Il faudra y revenir. Le petit kiosque, où on installa sous la direction de M Robin les instruments de météorologie, couronnait autrefois la maison du Directeur.
J'ai essayé d'indiquer, de mon mieux, la physionomie de l'établissement il y a 25 ans environ. Mais en finissant cet article, je m'aperçois que j'ai omis bien des choses. On me le pardonnera. Il faudrait maintenant parler du régime de la maison, de l'organisation du pensionnat, de la vie des élèves et des maîtres. Ce sera, si l'on veut, pour d'autres fois.

C'est du milieu de l'année 1877 au commencement de celle de 1879 que remontent les souvenirs évoqués maintenant par notre camarade.

L'établissement s'appelait, à cette époque l'Orphelinat agricole de Cempuis. Il méritait ce qualificatif, non parce qu'on y enseignait l'agriculture d'une façon méthodique, mais parce que les élèves passaient une grande partie de leur journée à la ferme, aux travaux des champs et des jardins. Le pensionnat ressemblait beaucoup, en ce qui concerne le temps consacré aux études, aux écoles appelées aujourd'hui dans l'enseignement primaire, écoles de mi-temps : les classes étaient régulières en hiver seulement, et dans la mesure permise par les travaux extérieurs. L'emploi du temps comportait en somme, comme divisions générales, les travaux classiques (ne comprenant aucun cours sur l'agriculture), les travaux agricoles et les heures de récréation et de repos.
M Saunier était notre unique instituteur ; il se faisait aider, parfois, auprès des petits, par un de ses élèves plus avancés et exceptionnellement par un élève maître habitant Cempuis ou l'une des localités environnantes. Aux champs et à la ferme, nous étions guidés, - si je puis dire ! -par M et Mlle Barbier, vieux serviteurs de M Prévost, qui restèrent à l'établissement jusqu'en 1881. M Baron dirigeait les travaux d'horticulture.
Les études classiques étaient primaires naturellement. Comme développement elles n'atteignaient pas, loin de là, celui des programmes officiels d'aujourd'hui ; mais, à distance, ces études m'apparaissent comme supérieures à celles des établissements similaires et des écoles primaires de l'époque. Au traditionnel, lire, écrire et calculer qui entraînait avec lui, comme toujours et par tout, même maintenant, la lecture d'insignifiantes et parfois démoralisantes historiettes, une quantité de pages d'écriture, des tas de dictées, des monceaux d'opérations et de fastidieux problèmes, on avait joint l'histoire et la géographie. L'histoire ! Inepte il est vrai, et mensongère, mais pas beaucoup plus que celle qu'on enseigne dans les écoles dites laïques ; nous la dégorgions consciencieusement, après l'avoir apprise dans un insipide manuel, dont la première page s'illustrait d'un portrait de Pharamond (!) en couronne royale. La géographie était enseignée par un procédé analogue, à l'aide du manuel catéchétique de l'abbé Gauthier ; et cela, sans atlas, presque sans cartes murales, en tout cas sans grandes explications, ni commentaires, tout au moins pour les petits. A ces matières, M Saunier, Lorrain d'origine, avait ajouté avec grande raison l'étude de l'allemand ; nous faisions force versions et thèmes pris dans une méthode dont on se sert encore dans quelques établissements, la méthode Ahn. Quelquefois aussi, nous nous livrions à un exercice à peu près abandonné aujourd'hui, mais dont l'utilité pourrait à la rigueur être encore défendue : la lecture de l'écriture manuscrite.
Ainsi qu'il était de mode partout, avant les lois scolaires de 1881, nous perdions notre temps à l'étude de l'histoire sainte et du catéchisme. L'allure de conte merveilleux que revêtait notre petite histoire sainte, ne me déplaisait pas ; comme tous les enfants, j'aimais à l'égal d'un conte de Perrault ou d'un roman du Journal de la Jeunesse, les aventures de Joseph, celles de ce pauvre Jonas, celles de l'enfant prodigue, ou les mésaventures du lamentable Job. Mais, ces poèmes symboliques, explicables sans doute scientifiquement et historiquement, nous étaient par malheur présentés comme des vérités. S'il est vrai que « les contes dangereux sont ceux qu'on croit », ceux-là étaient

des contes dangereux. J'étais persuadé que les premières lignes de notre histoire sainte affirmant qu'il y a six mille ans le monde n'existait pas et que « la terre alors était un chaos » exprimaient des vérités. Naïvement nous ajoutions foi à tout ce merveilleux biblique qui prenait dans nos cerveaux une place que des notions positives réelles auraient si avantageusement occupée.

L'abbé Bulard était chargé de l'instruction religieuse, laquelle, outre la célébration des offices, consistait en la récitation du catéchisme et en des exhortations très catholiques. À la vérité l'abbé s'y montrait indulgent. Lorsqu'il arrivait, jovial, un bon et large rire éclairant sa face un peu rougeaude, il trouvait toujours quelque élève une main en l'air, le doigt tendu, demandant à sortir pour un besoin, afin d'éviter l'interrogation. « Encore un qui a la va-vite ! » s'écriait l'abbé. Nous l'avions presque tous ; tour à tour, les paresseux obtenaient la permission de sortir ; seuls quelques braves restaient qui, ce jour-là, avaient par extraordinaire fait un effort de mémoire. L'heure passée des interrogations, les « ignorants », ainsi appelés par le père Bulard, reprenaient leur place, au moment où le prêtre commençait un petit sermon final dans lequel, bien entendu, Dieu, Jésus, la Vierge, les Saints, le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire jouaient un rôle prépondérant. Nous goûtions assez ces causeries ; l'abbé savait les rendre aimables par un ton bonhomme dont il ne se départait guère. Je ne jurerai pas cependant que ses exhortations n'aient été prises parfois du mauvais côté. Il nous arrivait, en effet, dans nos petites querelles de nous traiter de « sale protestant » ou de « sale huguenot ». Faut-il voir là l'influence du prêtre catholique, fâché de ce que quelques pensionnaires étant protestants, échappaient à sa direction religieuse ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, nous aimions l'abbé Bulard. Son allure bon enfant, ses bons mots sa gaieté, les tapes amicales et les compliments flatteurs qu'il nous prodiguait sans compter, m'ont laissé de lui l'impression d'un excellent homme. Peut-être cette impression est-elle due à ce que j'étais de ceux que l'abbé avait distingués pour en faire des enfants de chœur à cause de leur assiduité et de leur conscience à apprendre le catéchisme. Peut-être aussi me suis-je laissé prendre aux apparences ! ...Malgré tout ce que je sais des intrigues du prêtre au début de la direction de M Robin, alors qu'il sentait se dissiper l'atmosphère de foi dont il enveloppait si soigneusement l'Orphelinat, j'ai peine à croire que cette bonhomie n'ait été qu'apparente...

Je n'insisterai pas sur les travaux des champs. C'est en été et en automne que nous y passions des journées entières. Levés de bon matin nous partions aux champs, à la moisson par exemple, emportant chacun un « bout » de fromage blanc à la ciboulette étalé et serré entre deux tartines de pain, dont nous frottions copieusement la croûte avec l'ail récolté dans nos jardinets. Nous mangions cela assis sur des bottes, en plein champ, après avoir glané ou ramassé des « voviaux »[1] (!) pendant une heure ou deux. Nous reprenions le même travail jusqu'à midi. Puis nous allions nous restaurer au réfectoire, et, après avoir pris une bonne heure de repos, nous retournions aux champs jusqu'au dîner du soir. De la même façon, aux différentes saisons, nous allions échardonner, ramasser des cailloux, des pommes de terre et des betteraves, sous l'œil sévère du rébarbatif M Barbier, ou récolter des légumes, et cueillir des fruits sous l'indulgente direction de M Baron.

[1] Je ne sais d'où vient ce mot et je n'en garantis pas l'orthographe. En Picard, il désigne la javelle.

Ces besognes étaient monotones et fatigantes ; elles duraient trop longtemps. Nous n'étions pas de petits écoliers s'instruisant à l'ordinaire et faisant, comme délassement, un ouvrage utile et de courte durée, mais bien de véritables petits ouvriers dont on paraissait escompter le travail. Aussi n'aimions-nous guère l'époque des travaux champêtres et tâchions-nous de nous en dispenser quand cela était possible. C'est ainsi, par exemple que nous recherchions deux occupations nous laissant une sorte d'indépendance momentanée, une certaine latitude dans la distribution des moments de repos et de travail : en été et à l'automne nous aimions à garder les vaches, l'hiver nous préférions travailler à la buanderie. Pour garder les vaches il fallait deux élèves, un grand et un petit. Et c'était une sorte de rivalité pour obtenir la faveur d'être désigné. Garder les vaches ! C'était pour nous la liberté d'aller et de venir, de marcher, courir et se reposer sans contrôle, de faire claquer un fouet, de chanter et de manger… des pommes, agréments incompatibles avec les fonctions que M Barbier remplissait sans douceur. À la buanderie nous pouvions nous chauffer et l'indulgente surveillance des bonnes femmes de Cempuis, nous permettait de manger des faines, des pommes de terre et des... glands grillés dans la cendre du foyer que nous devions entretenir, ou de fumer des viornes cueillies dans les haies et du varech chipé dans nos traversins.
Pendant les heures de récréation et de repos, nous jouissions en revanche d'une liberté très grande, non pas certainement par système, non pas que cela ait jamais entré dans les vues pédagogiques de M Saunier, mais peut-être par une sorte d'indifférence provenant de ce que nous étions peu nombreux. Certaines choses nous étaient bien interdites, -nous ne pouvions par exemple, aller sans permission nulle part en dehors de la cour- mais, en fait, nous errions de tous côtés (sauf cependant dans les bâtiments dont les portes étaient généralement très soigneusement fermées à clef) ; nous construisions des cabanes dans le bois, nous organisions des parties de cache-cache dans le bûcher et sur les poutres du gymnase, nous allions aux cerises, aux noisettes, aux pommes, nous escaladions les murs pour aller à maraude jusque dans Cempuis, ce qui ne contribua pas peu à nous attirer l'animosité des villageois déjà si portés à la malveillance pour ces Parisiens, fils de communeux et de prétroleux.
En général, les dimanches nous restions à la maison ; les promenades étaient très rares et nous devions nous ingénier à passer notre temps le plus joyeusement possible, n'ayant à notre disposition d'autres jeux que ceux que nous pouvions inventer. Mais nous n'étions guère embarrassés. Je suis sûr d'évoquer au souvenir de bon nombre d'anciens des moments de grosse gaieté en leur rappelant le vaisseau. Le vaisseau avait déjà vogué maintes fois avant mon arrivée à Cempuis, et il vogua encore bien longtemps après, en dépit des défenses et des surveillances. Il n'a disparu totalement, je pense, qu'assez tard, sous la direction de M Robin. En quoi consistait-il ? Il n'avait ma foi rien de nautique, sinon peut-être des oscillations désordonnées rappelant vaguement le roulis et le tangage d'un vaisseau. C'était tout simplement une immense escarpolette constituée par la planche du tremplin, soutenue en l'air d'un bout par la barre du trapèze, qui entrait juste dans la rainure d'une extrémité, et de l'autre par les cordes à nœuds et à consoles solidement attachées ensemble. Le vaisseau était construit en un clin d'œil et démoli en un demi ou un quart de clin d'œil. Mais n'importe, pour le faire sans danger d'être pris, et pour le défaire en cas d'alerte, il fallait un guetteur qui se plantait à la porte du gymnase et qui « guignait... faut-il le dire ?...le pet ». Dès que le guetteur était à son poste, on

construisait le vaisseau ; une quinzaine d'élèves prenaient place ensuite sur la planche ainsi suspendue et on imprimait à l'appareil lourdement chargé, un mouvement de balançoire assez accentué parfois pour faire rouler les voyageurs les uns sur les autres. Plus d'une fois, ce jeu dangereux se termina par des chutes, des contusions ou des blessures. Mais que de joie, que de rires inextinguibles, que de grosse gaieté ! Le guetteur faisait-il signe qu'il y avait danger, les plus hardis sautaient à bas du vaisseau, l'arrêtaient, aidaient leurs camarades à descendre. Puis, le tremplin, prestement enlevé et religieusement mis à sa place, les cordes rapidement dénouées. Et quand le surveillant arrivait, plus rien, que des enfants à jouer d'une façon réglementaire.
Nous n'avions guère que des jeux de cette sorte. Ils manquaient un peu de délicatesse. Au reste pas d'autres réjouissances ; pas de fêtes, pas de musique, pas de théâtre, rien de ce qui aurait pu nous diriger vers des plaisirs plus relevés.
Dans un prochain numéro, je pourrai m'étendre sur ce point, et donner ensuite quelques notes très succinctes sur notre vie sous la direction de M Poitevin et de l'excellente femme que nous aimions appeler « maman Buisson ».

Notre éducation esthétique laissait donc fort à désirer. Durant cette période de deux années, je ne me souviens que d'une seule tentative de fête aimable. Et encore, vint-elle de l'extérieur ! Nos anciens, Rémy et Jules Bourgoin, profitèrent d'un de leurs courts séjours à Cempuis pour nous offrir un petit spectacle théâtral dont j'ai gardé le souvenir assez net, bien qu'il ait eu lieu dans la cour, sans aucune disposition spéciale, sans décors bien entendu, le perron servant d'amphithéâtre pour les auditeurs. Ce fut comme un délassement bienfaisant au milieu des gaietés un peu lourdes de nos gros jeux habituels. Aussi gardâmes-nous longtemps le souvenir de la mimique des acteurs et des passages typiques de la comédie. Dans nos jeux, dans nos causeries d'enfants, nous fîmes souvent allusion aux personnages peut-être un peu bouffons de la pièce. Nous avions donc été très frappés et, sans nul doute, nous aurions goûté des récréations plus relevées encore.
Nous recherchions d'ailleurs les divertissements agréables. Bien souvent, surtout durant les longues soirées d'hiver, nous nous enfermions dans la grande salle obscure (on était économe de lumière ; les lampes fumeuses étaient allumées le plus tard possible et souvent pas du tout) et,
Que faire dans la nuit à moins que l'on ne chante ?
Nous chantions.
Malheureusement, sans conseils, sans guides, sans direction que chantions-nous ? Les rapsodies ineptes des cafés-concerts de l'époque : complaintes langoureuses sur les malheurs de la France en 1870, chants sauvages demandant la revanche, ou même fantaisies polissonnes.
Je dois avouer que je ne saisissais pas toujours très bien, au moins dans le détail, l'intention de ces morceaux. J'écorchais les airs, aussi bien que les paroles, et j'ignorais totalement l'existence de la mesure comme d'ailleurs à peu près tous mes camarades, grands et petits. J'ai pourtant retenu quelques lambeaux de couplets. Il y avait notamment une sorte de complainte que nous aimions à chanter. Elle commençait ainsi :

Instruisez-vous chers enfants de la France, jamais jamais on n'en connaît assez.
Quand on est grand et rempli d'ignorance, on pleure, hélas ! Sur ses beaux jours passés.
Mais, c'est la mélodie qui nous pénétrait et nous mettait un peu de « vague à l'âme », c'est la musique, en contraste absolu avec le reste de notre répertoire, qui nous charmait.
Un autre de nos morceaux favoris était une chanson guerrière dont l'allure martiale m'a aidé à retenir ce savoureux couplet :

Mort aux Prussiens ! c'est le cri de la France.
Qui pour frapper, lève son bras vengeur.
La grande lutte antique recommence
Et dans nos rangs règne la même ardeur.
Vous qui venez, ainsi que des Vandales,
Croyant nous vaincre et nous donner des fers,
Vous tomberez tous atteints par nos balles
Qui siffleront votre mort dans les airs.
Entendez-vous le clairon qui résonne ?
Entendez-vous nos braves citoyens ?
Crier sans peur sous le canon qui tonne
Mort aux Prussiens ! Mort aux Prussiens !

(Je ne réponds pas, bien entendu, de la versification.)

Ainsi, nos chants, au lieu d'élever nos jeunes intelligences vers le bien et le beau, leur imprimaient souvent une direction tout opposée ; inconsciemment, nos voix enfantines qui auraient dû chanter la paix et la fraternité, glorifiaient les pires instincts...(1)
(1) Ici se trouvait une allusion à des évènements politiques actuels, que notre camarade Gabriel Giroud a consenti à supprimer, par esprit de conciliation et pour ne froisser aucune susceptibilité. Note de la Rédaction.

Pour les fantaisies bêtes, pour les niaiseries des cafés-concerts, nous en avions de reste. Je vous fais grâce d'une variation sur le mariage, d'une sottise intitulée le Porteur d'eau, de Francoeur caporal des zouaves, etc., etc.
Au milieu de ce fumier se trouvaient quelques perles, non pas des perles fines, mais des morceaux ayant une valeur, que nous écorchions du reste avec le même sans gène que s'ils en avaient été dépourvus : Marceau, le Chant du départ, la Marseillaise (avec, naturellement, le « contre nous de la tirelire » et d'énormes fautes de musique), et les Fleurs, charmant petit chant scolaire, venu je ne sais d'où, ni comment, qui vécut sous les directions suivantes et qui, bizarre coïncidence, est l'œuvre d'un galiniste, M Calvès.
Nous manifestions d'autre manière notre penchant pour les arts : Les murs de l'établissement, surtout les murs en torchis du tour de ville, étaient couverts d'horribles dessins au charbon ou à la craie. Les sujets militaires abondaient et, là encore, l'influence de la guerre se faisait sentir. Les barbouillages représentant des soldats prussiens embrochés par des zouaves dominaient au milieu d'inscriptions nombreuses de : A bas les Allemands ! A bas les Prussiens ! A bas les voleurs de

pendules, etc., etc. Tout cela voisinait avec des gribouillages exprimant les opinions politiques les plus disparates : À bas Buffet ! Vive la Commune ! Vive M Thiers ! Il y avait même un quatrain satirique peu aimable pour les fondateurs et les partisans de la République ou des Républiques en général :

On a bien fait de prendre un chêne
Pour arbre de la Liberté,
Car ses fruits nourriront sans peine
Les animaux qui l'ont planté.

Nous avions à notre disposition une bibliothèque dont le fond était constitué par le Journal de la Jeunesse, la collection des petits livres de la Bibliothèque utile, enfin et surtout par une ribambelle de bouquins d'aspect rébarbatif que personne n'ouvrait jamais : La Lèpre sociale, les Horizons célestes, les Horizons prochains, les Tristesses humaines, etc., etc., oeuvres du comte ou de la comtesse Agénor de Gasparin, données probablement par quelque personne bien intentionnée.
En dehors du profit bien mince que nous pouvions tirer de ces lectures et de l'enseignement livresque très sec, que nous recevions, aucune tentative n'était faite pour développer, ni même pour diriger nos facultés d'observation, de raisonnement, de jugement. Jamais nous n'étions mis en présence des objets, des faits ; jamais nous n'étions appelés à exprimer notre pensée ; on ne songeait à cultiver chez nous ni l'imagination, ni le sentiment. On laissait en un mot nos facultés s'engourdir dans cette sorte de passivité dont triomphent seulement l'enseignement basé sur la réalité des faits, et l'éducation fondée sur l'échange continuel des idées et des sentiments, sur une organisation de vie simple, variée, active, familiale.
M Saunier partit un jour un peu brusquement, sans nous faire ses adieux.
Les grands se montrèrent mécontents et bien haut manifestèrent leur déplaisir. Ils avaient probablement leurs raisons. Quant à nous, les petits, nous étions bien plus navrés du départ de Mme Bastien et de sa chèvre. J'ai pour mon compte très longtemps regretté l'excellente femme. Sa silhouette de bonne vieille au dos voûté, ses cachotteries de grand'mère, ses bonnes gâteries, me revinrent souvent en mémoire dans les années qui suivirent. Encore maintenant, dans le brouillard où s'estompent les visages des maîtres de mon enfance, sa douce physionomie est celle dont je conserve le plus vif et le plus charmant souvenir.
M Poitevin, instituteur de l'Oise, parent de M Barbier, remplaça M Saunier. Le rôle de successeur n'est pas toujours avantageux, et l'entrée en fonction de M Poitevin fut loin d'être triomphale ; nous le reçûmes plutôt froidement. Pour quelle cause ? Je serais bien embarrassé de le dire. La sympathie ou l'antipathie enfantine font partie, dans bien des cas, de ces nombreuses questions sur lesquelles la psychologie laisse encore planer le mystère.
Ce qu'il y a de certain, c'est que M Poitevin ne chercha pas à conquérir nos cœurs par des mesures aimables. Dans les premiers jours il se montra sévère et, sans transition, nous fit passer d'un régime ultralibéral dans un régime autocratique, A la grande liberté dont nous jouissions, il substitua la discipline, cette discipline qui fait la force des armées, mais aussi et bien davantage le tourment des écoliers. Plus de promenades

vagabondes dans les bois ! Adieu cabanes, vaisseau, navigation, adieu les bains dans la grande mare ! Défense de sortir de la cour autrement qu'en rangs et accompagnés du maître, défense d'entrer ici, défense d'aller là, défense..., défense... La grille de séparation de la cour et de la grande allée fut cadenassée ; une vie bien monotone, entre quatre murs, commença pour nous, coupée seulement par les promenades rapides, nécessitées par les travaux, de la maison aux champs et aux jardins et retour...
La contrainte exaspère les enfants plus encore peut-être que les hommes. Le nouveau régime suscita la révolte ; de mystérieux conciliabules eurent lieu dans les coins de la cour, les grands se chuchotèrent à l'oreille de graves serments. L'entente se fit et un beau jour, sans que le complot ait été divulgué, tous les oiseaux s'échappèrent de la cage, profitant d'un moment où la grille était restée entr'ouverte pour quelque service de longue durée. Nous nous retrouvâmes dans une clairière du bois, une vingtaine environ, et sondant l'épaisseur des fourrés nous attendîmes les événements tout yeux, tout oreilles, attentifs au moindre bruit. Ils ne tardèrent pas à se montrer sous les traits de quelques personnes tenant en main de jolies baguettes de coudrier bien cinglantes. Ce fut une fuite éperdue par toute la propriété. On nous traqua habilement et nous réintégrâmes la cour, piteux,... battus, au propre et au figuré, et pas contents.
Nous songeâmes à la revanche, mais hélas ! l'heure, la fameuse heure de la revanche ne sonna point. Peu après l'arrivée de M Poitevin eut lieu un exode des grands, et les nouveaux qui les remplacèrent ne luttèrent naturellement pas pour une liberté qu'ils n'avaient point connue.
Nous devînmes donc les disciples de M poitevin ; nous acceptâmes tout ce qu'il voulut, même de dire à genoux, avant chaque repas, la prière que nous récitions autrefois debout. Nous fûmes des écoliers obéissants, réguliers, esclaves d'une discipline quasi militaire qui prit des formes moins aiguës aussitôt que nous nous montrâmes plus dociles et qui s'atténua encore, peu après, sous l'influence maternelle de Mme Buisson.
Et pendant plus d'une année tout alla cahin-caha, avec quelques rares accidents provoqués par la rudesse de M Poitevin ; aussitôt réparés par l'intervention de Mme Buisson qui, bien que se chargeant plus particulièrement des fillettes, ne se lassait pas néanmoins de s'occuper de nous avec la plus grande sollicitude.
Il n'y eut, quant aux occupations agricoles ou scolaires, rien de changé. Même programme, mêmes travaux à peu de chose près. Je dois avouer que si on considère le programme scolaire dont j'ai parlé précédemment comme excellent, M Poitevin nous le fit suivre bien plus méthodiquement que son prédécesseur ; il m'apparaît que sur ce point, s'il y mettait plus sévérité un peu intempestive, il y apportait aussi plus de conscience. Et nous fîmes avec lui de réels progrès en ces choses considérées comme les bases de l'enseignement dans la pédagogie officielle : écriture, lecture, orthographe, surtout orthographe, ce qui ne nous a peut-être pas servi à grand'chose ; à chaque instant, il m'arrive de vouloir enlever la première h de ce satané mot si mal bâti..., et pourtant, combien de fois l'ai-je écrit !

Gabriel Giroud

Gabriel Giroud est né le 29 août 1870. Il fut le septième élève à entrer à l'O.P., le 23 juin 1877 (date officielle du registre !), il en est sorti le 29 novembre 1887.
Son frère, Francisque, né le 29 janvier 1872, a quitté l'O.P. le 29 février 1887.

Compte rendu Comité du 23 septembre 2006

Présents : Danièle Gareau, Roland Léonard, Jean Saidi, Irénée Conjat, Roger Grappey, Bernard Triquet, René Fressinet, Guy Hachour. **La séance est ouverte à 9 h 30**

Subvention : 1000 € nous ont été crédités, Roland a envoyé une lettre de remerciements.

Vidéo sur Ferdinand Buisson : le réalisateur a promis de l'envoyer à Roland pour début octobre.

Repas d'automne : le choix du menu est fait en séance. La circulaire sera expédiée cette semaine.

DVD archives : Guy a reçu 24 commandes. À ce jour, toutes ont été honorées. Le solde de cette opération fait apparaître un bénéfice d'environ 170 €. Plusieurs membres du comité estiment que le coût d'acquisition de ce DVD n'est pas assez élevé (deux années de travail acharné, un contenu exceptionnel…). Nous convenons qu'à compter du 1er octobre 2006 le prix s'établira à 25 € pour les sociétaires à jour des deux dernières années de cotisation, à 50 € pour les sociétaires à jour d'une année de cotisation et 75 € pour les non-sociétaires. Désormais, le DVD sera dépourvu d'étiquette, quelques difficultés de lecture sont en effet apparues, difficultés dues aux étiquettes.

Cps n° 201 :

Nous avons tenu les délais, le bulletin a été expédié à tous les sociétaires avant la fin du mois de septembre. Danièle n'a pas souhaité être aidée pour la confection et l'envoi, elle préfère travailler seule lorsqu'elle a un moment de libre (c'est-à-dire le soir en rentrant du boulot et le week-end !).

Jaquette. Il s'agit du premier numéro que nous élaborons de A à Z. Nous avons acheté une imprimante laser couleur pour tirer la jaquette. Bernard, chargé du tirage, a éprouvé quelques difficultés du fait du fort grammage du papier (120 g), l'impression du verso ne pouvait s'effectuer que cinq feuilles par cinq feuilles, au-delà, le papier gondolé par la chauffe du premier passage, provoquait un bourrage. Les prochaines jaquettes seront tirées sur du papier 80 g blanc, il n'y aura en principe plus de bourrage et les photos ressortiront mieux. Bernard nous présente le projet, il est parfait.

Un rapide calcul établit une rentabilité dès le prochain numéro :

coûts : imprimante 400 €, 4 toners d'avance 300 €, papier et divers 100 €. Total 800 €.

Le toner d'avance nous permettra de tirer au moins deux jaquettes à 175 exemplaires. L'imprimeur nous aurait facturé : 400 € X 3 = 1200 €.

Contenu. De très nombreuses réactions nous sont rapidement parvenues de notre lectorat. Guy les expose. Presque tous les lecteurs ont trouvé le contenu intéressant, quelques propositions d'articles sont déjà arrivées. Ce numéro a déclenché des interrogations, des stupeurs (oui !) et quelques insomnies après sa lecture pour certains sociétaires. Le bulletin n° 202 reprendra d'autres témoignages, n'hésitez pas à vous exprimer.

Cps n° 202 :

A — La jaquette sera blanche sur papier 80 g. Procédure : Guy cherche des photos diverses qu'il imprimera et enverra à Roger. Roger établit comme auparavant un modèle de jaquette, mise en page, présentation, légendes et l'envoie à Bernard qui récupère, sur son DVD, les photos retenues, et réalise un fichier informatique. Après un ultime contrôle (correction ou modification des légendes le cas échéant) par un membre du comité ou par le correcteur, Bernard procède au tirage à 175 exemplaires. Les exemplaires supplémentaires nécessaires seront tirés à la demande.

B — Guy possède déjà un contenu important (articles décalés du précédent numéro, annuaire Cempuisien, réactions au n° 201, etc.). Le comité décide de tirer ce numéro pour fin décembre début janvier afin que les sociétaires le reçoivent avant l'Assemblée Générale. Bernard et Guy devront remettre, qui la jaquette, qui les pages intérieures, à Danièle le 20 décembre au plus tard

(Guy a fixé le 15 décembre comme date limite de la réception des voeux et des propositions d'articles à paraître dans ce n° 202). L'envoi se fera, cette fois, dans l'ordre inverse alphabétique.

Jamais 203 ? (vilain jeu de mots) :
Le problème de la succession de Guy se pose avec de plus en plus d'acuité. Après le n° 202, sauf arrivée du Messie, il n'y aura plus de responsable de la confection des pages intérieures du bulletin. Roland a contacté quatre sociétaires dont nous avons pensé qu'ils pouvaient avoir, outre le désir, les qualités et les compétences requises pour succéder à Guy. Deux ont répondu qu'il n'en avait pas le temps (je fais court, leurs réponses sont plus circonstanciées), car couverts déjà d'autres responsabilités dans d'autres activités. Les deux autres n'ont pas encore répondu. Bernard dit qu'il n'y a pas encore urgence, le n° 202 est assuré. Il propose que tous les membres du comité participent, lors d'une réunion spécifique, à l'assemblage du bulletin comme le faisaient probablement nos aînés. La résolution suivante est adoptée.
À compter du 1er janvier 2007 :

Il convient désormais d'envoyer vos propositions d'articles à Roger Grappey. Ils devront être prêts à paraître, c'est-à-dire : tapés à la machine ou imprimés (sans n° de page), il conviendra d'être vigilant sur l'orthographe et la syntaxe, car nous n'aurons plus la possibilité de corriger ou de modifier quoi que ce soit. Les articles paraîtront tels qu'ils nous seront parvenus. Vous pourrez aussi transmettre vos propositions d'articles sur : contact@Cempuisien.com

Nouveaux sociétaires : Françoise Petit de Grandvilliers a adhéré à l'Association.
Une discussion s'engage à propos des jeunes anciens de l'O.P. qui étaient venus nombreux (une douzaine) à Cempuis lors de la dernière Pentecôte. À cette occasion, chacun d'eux reçut un bulletin d'adhésion vierge. Aucun n'a franchi le pas de l'adhésion malgré les promesses… Un membre du comité déclare pas très gentiment "ils n'ont que de la gueule !" (Je crois bien que c'est moi ; ceux qui parlent haut et fort m'ont toujours agacé, comme je l'écrivais récemment « plus le tonneau est vide plus il fait de bruit ! »). Nous décidons que lors de la prochaine Pentecôte, seuls les sociétaires et leurs familles pourront participer au repas du samedi soir à Cempuis. En effet, une partie des frais sera prise en charge par l'Association donc, avec les cotisations, l'argent des adhérents. Bien entendu, les anciens de l'O.P., non sociétaires, seront toujours les bienvenus aux cérémonies que nous organisons et au déjeuner que nous offre la Fondation des Orphelins Apprentis d'Auteuil.
Danièle communiquera à Guy les derniers bulletins d'adhésion le 23 octobre, pour insertion éventuelle dans l'annuaire Cempuisien.

Sorties : compte tenu du faible (très faible) taux de participation à ces sorties — nous sommes rarement plus de cinq ou six dont la moitié seulement d'anciens –, Jean n'en organisera plus de façon formelle, il en organisera "à la demande", son téléphone : 01 47 99 92 68.

Concert : Didier Magne, ancien élève de l'O.P. et sociétaire, se produira lors d'un concert privé à Grandvilliers le 30 septembre. Bernard a avisé les sociétaires par courriel (du moins ceux dont il connaît l'adresse électronique) et inséré un mot sur "L'en Dehors", site fréquenté par de nombreux anciens, non sociétaires.

Projet : Guy a en vue la réalisation d'un projet qui pour l'instant n'en est qu'à ses premiers balbutiements, le comité est enthousiasmé par cette "bonne idée". Si le projet aboutit, la réalisation sera effective d'ici la fin d'année…

Frais : Le comité accepte de payer à Bernard une facture EDF par an pour couvrir ses frais d'électricité dus au tirage de la jaquette du bulletin.

Calendrier des prochaines réunions :
18 novembre, 16 décembre, 21 janvier 2007 assemblée générale, 17 février, 31 mars, 5 mai, 23 juin. Roland adressera ce calendrier à Mme Cazals, inspectrice d'Académie, et à M. Wagner, directeur de l'école Binet.

28 septembre 2006 Guy Hachour.

Compte rendu Comité du 18 novembre 2006

Présents : Danièle Gareau, Roland Léonard, Irénée Conjat, Roger Grappey, Bernard Triquet, René Fressinet, Guy Hachour. Excusé : Jean Saidi. **La séance est ouverte à 9 h 30**

Subvention 2007 : L'élaboration du projet de budget est affinée en séance. Nous sommes en retard à la suite d'un courrier non reçu ; le dépôt du dossier devait se faire pour le 6 novembre. Roland a appelé, rien n'est perdu…

Vidéo sur Ferdinand Buisson : le réalisateur éprouve des difficultés structurelles pour éditer son film, à suivre.

Repas d'automne : nous l'avons tous trouvé très bruyant, de plus nous étions plutôt à l'étroit. Danièle devra à présent demander si nous sommes le seul groupe à être reçu et le cas échéant solliciter l'attribution d'une salle particulière (il y en a paraît-il !). Nous envisageons aussi de trouver un autre lieu.

DVD archives : Guy a reçu 32 commandes. Désormais, les DVD et leurs jaquettes ne seront plus personnalisés.

Bal : Bernard nous signale que nous recevons de nombreux “spams” (courriers non désirés). Le filtrage des courriers est normalement le rôle de l'hébergeur. Roland regarde cela.

Wistiti : quelques sociétaires se plaignent de ne pas pouvoir y accéder. Lorsque je fais de la maintenance (moi ou l'hébergeur), le site est provisoirement inaccessible, il suffit de réessayer quelques heures plus tard (et bien entendu de bien saisir identifiant et mot de passe !!!)

Cotisation 2007 : nous décidons de la maintenir à 25 €. Guy a préparé le BA afin qu'il parte avec la convocation pour l'AG, quelques détails sont à revoir, ce sera fait cette semaine.

Jaquette du bulletin n° 202 : les clichés sont choisis en séance.

Élaboration des bulletins : un sociétaire a proposé son aide. Le comité, comme il l'a décidé en septembre, fera un essai avec le bulletin n° 203 et verra si ce mode de fonctionnement est satisfaisant. Roland rédigera une réponse d'attente à l'attention de ce sociétaire. D'autre part, Danièle accepte d'effectuer la saisie des articles manuscrits reçus, sous condition qu'il n'y ait plus que la saisie à faire (nous vous remercions de soigner écriture, vocabulaire et syntaxe.)

Calendrier des prochaines réunions :
16 décembre, 21 janvier 2007 assemblée générale, 17 février, 31 mars, 5 mai, 23 juin.

20 novembre 2006 Guy Hachour.

Vers l'Éducation Intégrale

Des parents, séduits par la notion vague d'éducation intégrale, voudraient avoir un manuel tout fait qui leur permettrait de la donner à leurs enfants. Or, rien ne se prête moins que l'éducation rationnelle à un manuel rédigé a priori. Il n'y a pas un choix de notions à apprendre par cœur comme un catéchisme, tel, que celui qui pourrait le réciter sans faute, devrait être considéré comme possédant l'éducation intégrale.

Celle-ci comprend entre autres choses un bagage scientifique et industriel très différent suivant les divers individus. Les deux points importants sont : 1° que ces notions ne soient pas limitées à un petit nombre de chapitres spéciaux, mais soient toujours reliées à une vue d'ensemble ; 2° qu'elles ne soient mélangées d'aucune affirmation sans preuve, d'aucune rêvasserie métaphysique ou religieuse.

La caractéristique essentielle de la science dont les intégraux veulent distribuer à chaque humain la portion qu'il peut en digérer, est, non de lui donner une satisfaction strictement personnelle, égoïste, mais d'en faire un agent énergique de l'action commune qui a pour but le plus grand bonheur du plus grand nombre. Toute science qui ne tendrait pas au bonheur de tout ce qui vit et sent, serait vaine ou nuisible.

Pénétrés des ces principes, l'éducateur de profession, le parent voulant compléter la tâche de celui-ci, voire même l'accomplir seul, a fort peu à enseigner ; il a au contraire beaucoup à observer, à profiter des circonstances, à les faire naître pour que son élève découvre lui-même les innombrables faits de toute nature, les rapports qu'ils ont entre eux, en tire des conséquences et arrive par une série de jugements de détail, à former et à développer sainement la faculté cérébrale qu'on appelle le jugement.

Dans l'internat ancien, encore trop conservé, milieu très artificiel, oppresseur de toutes les facultés natives de l'enfant, où les réalités de l'existence actuelle sont remplacées par le souvenir très altéré d'organisations sociales antiques, encore plus inintelligibles que la nôtre, le jugement est faussé presque toujours irrémédiablement.

Laissez vivre l'enfant ! Donnez-lui du plein air tant que vous pourrez ; qu'il étudie la nature sans pédantisme, sur nature, et non dans les bouquins.

Que de cette connaissance spontanée de la nature, résulte, non seulement l'admiration de ses beautés, grand élément de l'art, mais aussi la critique de ses insuffisances ou de ses cruautés, créatrice de l'industrie et des sciences qui en sont les bases. Qu'il ait ses premières notions justes d'industrie dans les ateliers multiples, en regardant et en agissant. Qu'il y sente le besoin des sciences, amies si complaisantes de celui qui les désire.

Quand l'enfant veut apprendre, il apprend facilement. Mais si on lui impose le devoir d'apprendre, sans qu'on ait su lui en donner le désir, lui en faire sentir l'utilité et le charme, je dirai même le plus souvent après l'en avoir empêché, ou bien, nature apathique ou domptée, il subira la loi du plus fort jusqu'au jour de la délivrance et, alors, dégoûté, il laissera livres et professeurs ; ou bien, nature vivante révoltée, il usera en luttes, en résistances stériles, une force qui aurait pu être si bien utilisée ; et son fâcheux négativisme le suivra dans la vie avec un cortège d'amers regrets.

Il n'y a guère à apprendre dogmatiquement à l'enfant que ce qui est conventionnel comme les langues, et notamment la langue maternelle ; je classerai cela en six divisions, dont plusieurs négligées ou tout à fait omises ; entendre et parler ; comprendre la mimique et mimer ; lire et écrire les signes généraux ou spéciaux. Ce sont là les procédés indispensables pour correspondre avec d'autres humains, de près, de loin, à toute distance dans l'espace et le temps.

Dans notre période critique, la langue française nous met en rapport avec 50 millions d'humains, l'anglaise avec 250 millions, l'allemande, l'espagnol, la russe avec une centaine de millions chacune, je ne parle pas d'autres langues encore fort utiles numériquement, que tout le monde ne peut pas apprendre a priori, mais qui seraient vite apprises par ceux qui en auraient spécialement besoin et qui seraient en possession de trois ou quatre autres.

Un élément essentiel de l'instruction générale serait donc l'enseignement donné à tous de ces quelques langues. Il est à notre époque, dans notre pays, le plus souvent, donné très mal ou pas du tout. Très mal donné aussi dans les trois quarts des écoles, l'enseignement initial de la lecture et de l'écriture ; donné à haute dose par les méthodes les plus lentes, les plus énervantes, les moins efficaces, mais patronnées par quelque potentat intéressé, et cependant qu'il en existe qui sont au moins bonnes et d'autres qui sont excellentes comme celle publiée il y a trente-cinq ans, en Belgique, par Gallet, et plus récemment, en France, celle du docteur Javal, ce savant éminent qui n'a pas dédaigné de consacrer plusieurs années de sa vie à une tâche en apparence si humble.

Traiter ici de l'enseignement des langues, des excellentes méthodes imaginées, mais relativement peu pratiquées, nous entraînerait trop loin ; disons seulement que la caractéristique de ces méthodes est de se rapprocher le plus possible des procédés spontanés à l'aide desquels un enfant apprend sa langue maternelle.

Pour le reste, ô ! éducateurs et parents, voulant donner à vos enfants la véritable éducation rénovatrice, ne soyez pas inquiets : vous réussirez simplement en le voulant. Ne dites rien à l'enfant que ce qui est objectivement vrai. Sachez ignorer ce que vous ne savez pas ; avouez-le sans embarras. C'est déjà de la science que de savoir qu'on ignore. L'ignorance incurable est d'ignorer et de persuader que l'on sait ; le crime anti-éducationnel, c'est, sachant que l'on ignore, de faire croire à l'enfant que l'on sait, de lui imposer au hasard une erreur ou même une incertitude.

C'est même trop que de lui imposer des vérités prématurées comme la rotation de la terre, sa révolution autour du soleil. Laissez-le bien observer lui-même, le lever, le coucher des astres, en un jour donné ; les changements de ces phénomènes aux diverses époques, et un beau jour, beaucoup plus tard, la simple lecture du chapitre d'un bon traité lui montrera ; la réduction de ces nombreux faits si complexes à un ou deux, tout à fait simples.

Quelque humbles que vous soyez, vous serez bons propagateurs de l'éducation intégrale à l'avantage de la génération qui commence, en continuant la vôtre en toute sincérité, en toute modestie, et toute votre vie. Soyez passionnés pour tout, dans toutes les branches de l'activité humaine, ce qui est beau, vrai, bon ; et sans effort spécial vous en inspirerez l'amour aux jeunes qui vous entourent et à qui vous aurez su donner confiance en vous.

Quand les jeunes auront ainsi été bien nettement mis sur la voie de la vérité, de la libre recherche, trouvant sur leur route des guides aimables et non d'insipides pédants, ils créeront eux-mêmes la vraie pédagogie. Ils sauront questionner, ils vous apprendront à répondre ou à chercher avec eux.

Courage donc, gens de bonne volonté de partout. Collaborez à l'œuvre humanitaire de l'éducation intégrale, puisque vous le pouvez si bien. Notre génération est en grande partie sacrifiée. Qu'elle travaille activement à en préparer une meilleure, d'abord en ne mettant au monde que des enfants dans les bonnes conditions probables de santé, de bien-être physique et moral, puis en veillant tendrement sur leur développement harmonique, se rappelant bien qu'il faut rarement diriger, souvent aider, jamais entraver.

Paul Robin ***Picard et Kaan, éditeurs, rue Soufflot.***

SOCIÉTÉ CIVILE
DE
L'ŒUVRE PRÉVOST

COLONIES AGRICOLES
POUR L'ENFANCE ET ASILES POUR LA VIEILLESSE

SIÈGE SOCIAL : Colonie agricole de Cempuis (Oise)
CAPITAL : Fr. 1,200,000 (Fr. 704,500 réalisés)

AVIS AUX ADHÉRENTS

Paris, le 10 octobre 1868

Les adhésions et les souscriptions à la société civile de l'*Œuvre Prévost* (1) seront reçues :
Chez M. PRÉVOST, à CEMPUIS (*canton de Grandvilliers, Oise*), *au siège même de la Société, dans la maison principale déjà fondée pour la vieillesse et pour l'enfance* :
Chez M. KUNEMANN, *avocat*, à Paris, *rue Lafayette*, 83.

Le cinquième de chaque apport sera exigible immédiatement. Quant au surplus, chaque adhérent aura la faculté de spécifier de quelle manière et dans quels délais il entend s'en libérer. Pour les associés fondateurs, seuls ces délais pourront s'étendre au-delà de deux années.

Le titre de fondateur appartiendra à toute personne qui participera à la constitution de la Société, et qui par conséquent aura donné son adhésion et sa souscription de part antérieurement à la formation de l'acte notarié.

Postérieurement à la constitution de la Société, les apports ne pourront plus être moindres de 500 francs pour chaque nouvel adhérent.

---

(1) On trouvera chez M. Prévost ou chez M. Kunemann, un exemplaire imprimé des statuts.

RÈGLES MORALES ET PRATIQUES
FORMULÉES
POUR L'ÉDUCATION DE L'ENFANCE



RÈGLES MORALES

§ 1.

Il est notoire que la culture morale et intellectuelle, telle qu'elle est dispensée dans la société européenne, est généralement insuffisante et le plus souvent contraire au but individuel et social qu'elle se propose.

§ 2.

Par insuffisance de culture, la classe la plus nombreuse et la plus pauvre demeure encore dans une sorte de demi-barbarie. Étrangère à la plupart des progrès de la civilisation moderne, même quand elle en ressent les bienfaits, elle ne les comprend guère ni ne saurait en raisonner.
Faute d'instruction, l'un et l'autre sexe flottent entre la servilité et la licence, sans autres guides que les superstitions. Les préjugés et un égoïsme généralement inintelligent.

Il n'est pas besoin de réfléchir beaucoup pour se convaincre qu'en l'état actuel des choses une pareille ignorance devient un péril social et une cause de grand malaise.

§ 3.

Dans la classe *dite cultivée*, l'éducation actuelle fait naître des aspirations et des besoins qui sont ordinairement en disproportion avec les moyens des individus ; par suite, elle engendre l'ambition, le déclassement des personnes, des vocations, des fortunes, l'instabilité des entreprises, la dissolution des familles, l'émigration vers les villes, la recherche d'emplois, et bien d'autres maux encore. La conséquence peut s'en formuler ainsi : le malheur de presque tous ceux auxquels cette éducation avait pour objet de préparer une vie honnête et bien ordonnée.

§ 4.

C'est contre les vices d'un tel état de choses que l'œuvre Prévost devra perpétuellement réagir et que, dans ce but, elle devra principalement s'adonner à l'éducation des enfants abandonnés orphelins ou pauvres des deux sexes.

§ 5.

Il faut à tout prix arracher l'enfant à la contagion du vice, et le seul moyen d'y arriver, c'est de l'élever dans l'amour du travail (1).

§ 6.

L'amour du travail avec la pureté des mœurs, l'ordre, l'économie, sont, en effet, les conditions indispensables du bien-être et du bonheur de l'homme (2).

§ 7.

L'œuvre devra développer l'intelligence, la moralité, et le caractère dans une si suffisante et si juste mesure que ses pupilles sachent, durant toute leur vie, s'honorer même de la plus modeste condition, s'en contenter et s'y faire respecter, y vivre honnêtement et y trouver le bonheur intérieur.
Il s'agit ainsi de faire des hommes qui, en pratiquant avec simplicité tous leurs devoirs, soient capables aussi d'exercer avec intelligence tous leurs droits.

§ 8.

Aimez-vous les uns les autres ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fut fait. Ces préceptes de la morale évangélique serviront de base à l'éducation dans les asiles.
La science ajoute cette autre règle : respectez-vous les uns les autres.
Ainsi enseignée, la morale devient le plus sûr moyen de former de solides caractères en donnant à l'homme la conception de sa dignité, ainsi que du respect de tous et de soi-même.

§ 9.

De cette morale, les droits et les devoirs de chaque homme envers lui-même et envers autrui se dégagent avec une facilité, une simplicité, une évidence et une énergie telles, qu'il sera possible et obligatoire de les enseigner *élémentairement* aux enfants dès que l'idée de la personnalité humaine leur sera devenue familière.

§ 10.

Le développement intellectuel, en autres termes, l'enseignement élémentaire, devra consister dans ce qu'exigent : 1° l'instruction morale, 2° la pratique usuelle des droits et des devoirs comme homme et comme citoyen, 3° le choix judicieux et l'apprentissage d'une profession, 4° la possibilité pour chaque sujet de poursuivre ultérieurement ses études par ses propres forces, moyennant l'indication d'une méthode propre à les lui faciliter.

(1) Risler père, 16e *Rapport de l'as ag. De Cernay*
(2) Ibid.

§ 11.

Le principe fondamental servant de base à l'institution nouvelle peut s'exprimer par ces seuls mots : la famille, la reconstitution de la vie de famille par la réunion d'un certain nombre d'enfants. Chaque colonie doit être composée de 30 à 40 membres et ressembler le plus possible à une famille naturelle nombreuse.

§ 12.

On devra constamment s'appliquer à développer l'esprit de famille, de dévouement et de fraternité. Les enfants, en sortant, devront pouvoir aimer durant toute leur vie leur colonie comme leur maison paternelle, et conserver les uns les autres des sentiments de frère et de sœur.

§ 13.

On devra, d'autre part, mettre à profit les éléments d'une famille d'adoption si nombreuse et si remarquable par la diversité de son origine pour développer chez les enfants l'esprit et les habitudes d'association.

§ 14.

En effet, il parait certain que la société moderne, qui est encore en recherche de sa constitution, c'est-à-dire, d'une forme en rapport avec ses principes, ne pourra la trouver que dans l'association et vraisemblablement dans un mode libre d'association agricole industrielle plutôt que dans tout autre.
À de nouvelles formes, il faut des mœurs nouvelles : il importe donc d'y préparer la jeunesse.

§ 15.

Faites ce que vous voudriez que vos enfants fissent ; soyez sous leurs yeux ce que vous voudriez qu'ils soient eux-mêmes. Voilà le vrai précepte en matière d'éducation. L'enfant imite, c'est dans sa nature, et les actes, aux yeux de l'enfance, sont infiniment plus entraînants que les discours. C'est la famille qui offre le meilleur terrain à l'application de cette règle. Voilà pourquoi le nombre des élèves dans chaque colonie ne peut augmenter indéfiniment. La famille naturelle a ses limites ; la famille qui instruit doit en avoir d'analogues (1).

§ 16.

Dans cette vue, le fondateur recommande l'application par préférence du système de l'illustre Pestalozzi pratiqué dans les écoles Wiehrli, sans interdire d'ailleurs les améliorations dont ce système est susceptible.

§ 17.

Quand l'homme améliore la terre, la terre, de son côté, améliore l'homme. Aussi l'œuvre devra-t-elle s'appliquer surtout au développement de familles agricoles, ce sera d'ailleurs un encouragement à une réaction devenue nécessaire contre la dépopulation des campagnes au profit des villes. Cependant, le fondateur ne proscrit pas l'essai dans les villes de quelques colonies principalement industrielles.

§ 18.

Aux champs, l'air, le soleil, le travail manuel, fortifient les enfants et leur donnent une santé vigoureuse. La vue permanente des phénomènes de la création les excite à en pénétrer les lois, quand une instruction convenable sait éveiller leur curiosité. La nature vient en aide au maître pour élever leur âme et pour développer leurs aptitudes.

§ 19.

Les punitions morales sont les seules permises ; les graduer ; et faire considérer l'extrême honte et le manquement à l'honneur comme pires que le plus terrible châtiment physique. L'enfant qui n'y sera pas sensible devra être écarté de la colonie.

(1) J. Zweilel, 14e *Rapport de l'as ag. De Cernay en 1880*

§ 20.

Les distributions de prix, les décorations et toutes distinctions honorifiques entre les enfants sont interdites. Elles sont contraires à un bon esprit de famille et de société, par conséquent au principe fondamental de l'œuvre. Elles ne servent en général qu'à éveiller et à entretenir la vanité, l'orgueil d'une part, la jalousie et le découragement d'autre part. L'émulation doit être excitée, non par l'appât d'une récompense, mais par le mode de distribution et durant l'exécution du travail journalier. C'est affaire au maître.

§ 21.

Il faut habituer les enfants à agir et à penser par eux-mêmes ; à ne jamais négliger *aucun soin* de propreté, quel que soit leur âge ; à amasser un petit pécule, à le gérer et même à en disposer, sous contrôle.

§ 22.

Si l'on considère que, dans l'état actuel de notre civilisation, la femme tend de jour en jour à sortir de l'espèce d'isolement dans lequel un préjugé injuste l'a tenue, en lui refusant la connaissance des intérêts commerciaux, industriels et généraux ; si, d'un autre côté, l'on tient compte de la rectitude de son jugement dans les choses ordinaires de la vie, de la délicatesse de ses sentiments et de la pente naturelle de son cœur à faire le bien, on comprendra que rien ne s'oppose désormais à ce qu'elle apporte une pierre à l'édifice social qui s'élève.

§ 23.

La femme est un être perfectible comme l'homme, et nul pouvoir au monde n'a le droit de l'asservir au gré de ses intérêts ou de ses passions.

§ 24.

Par les considérations qui précèdent, la femme devra être admise à prendre rang parmi les sociétaires de l'œuvre Prévost ; elle y apportera, comme l'homme, sa participation intellectuelle. Elle aura donc, dans la société, voix délibérative ou consultative, selon qu'il sera déterminé.

§ 25.

Celui-là surtout, auquel la société a donné beaucoup, doit tourner ses regards en arrière et se dire : le bien que j'ai reçu du passé, je le dois à l'avenir.
Ce n'est là qu'un devoir, ce n'est que la balance de justice.

§ 26.

Si chacun comprenait son devoir comme il faut, il n'y aurait ni vieillards ni orphelins sans secours.

RÈGLES PRATIQUES
RÈGLES POUR LA DIRECTION GÉNÉRALE

§ 1.

La direction générale, composée de l'administrateur et du conseil de patronage, devra avoir perpétuellement en vue de faire prendre à l'Œuvre-Prévost les mêmes développements que certaines corporations et fondations religieuses ont su acquérir, *mais en lui conservant son caractère essentiellement laïque*.

§ 2.

Elle devra s'appliquer à accroître le capital par l'économie ainsi que par les legs et les libéralités et consacrer les capitaux disponibles à la création du plus grand nombre possible de colonies agricoles et d'un nombre plus limité de maisons de retraite pour les vieillards.
Elle devra conserver l'établissement de Cempuis tel qu'il se trouve, avec le nom de *Maison-mère* de l'Œuvre-Prévost ; mais ce sera le seul dans lequel une colonie et une maison de vieillards resteront juxtaposées. Partout ailleurs, elles devront être sans facilités de communication.

§ 3.

La direction sauvegardera avec le plus grand soin le principe de la liberté de conscience dans l'enseignement et dans les pratiques quotidiennes.
L'instruction religieuse sera dispensée par les ministres des divers Cultes, selon la demande des parents ou des tuteurs.

§ 4.

Il sera bon d'inculquer aux enfants les principes moraux ou religieux, à l'aide de courtes formules récitées quotidiennement et bien appropriées à leur âge et à leur degré d'instruction.

§ 5.

La direction veillera avec un soin particulier sur les mœurs des maîtres et des maîtresses. Ces mœurs devront être absolument irréprochables.

§ 6.

Le maître et la maîtresse, dans chaque colonie, devront être unis par les liens du mariage. Ils devront se faire dénommer *père* et *mère* par les enfants.

§ 7.

Quant à leurs propres enfants, ils auront la faculté de les faire élever dans la colonie ; tant qu'ils en useront, ils devront leur dispenser la même éducation qu'aux autres, leur faire pratiquer la vie et la règle communes, sans distinction ni privilège.

§ 8.

Quand l'instituteur sera célibataire ou veuf, et qu'il voudra se marier, l'administration devra paternellement intervenir, autant que possible, pour le déterminer et l'aider à prendre une femme qui ait les qualités réunies de bonne institutrice et de bonne mère.

§ 9.

L'administration devra constamment s'inspirer de l'esprit des présentes règles et du préambule placé en tête de l'acte de Société.
Elle ne devra surtout pas perdre de vue que le fondateur regarde comme un principe essentiellement fécond et moralisateur, autant que nouveau, de faire produire, par les institutions philanthropiques, une rémunération modérée, mais effective et une chance de profit pour les capitaux de la fondation comme également pour la coopération.

§ 10.

En effet, il ne faut pas oublier que l'institution nouvelle est, à la vérité, une œuvre philanthropique, mais appuyée sur la charité autant seulement que la charité *n'a pas recours à l'aumône*.
L'aumône, lorsqu'elle n'est pas justifiée par un cas d'urgence, par le dénuement absolu de l'assisté et par l'absence de liens entre l'assisté et l'assistant, ne doit plus être considérée, dans notre société moderne, que comme une cause de dégradation morale et un moyen en contradiction avec son but.

RÈGLES PARTICULIÈRES AUX ENFANTS

§ 11.

Les enfants, lors de leur admission dans les colonies, ne pourront être âgés de moins de cinq ans ni de plus de douze. Ils ne pourront y demeurer au-delà de dix-sept ans révolus, à moins qu'ils n'occupent dans la maison une position indépendante et rémunérée.

§ 12.

Ils seront choisis, par ordre de préférence, dans les conditions suivantes, *sans distinction de croyance ni de culte* : 1° orphelins de père et de mère ; 2° enfants privés de père ; 3° enfants privés de mère ; 4° enfants pauvres ; 5° enfants d'ouvriers agricoles ou industriels.

§ 13.

Avant leur admission, une enquête sera faite au préalable sur leur état mental et moral.
Tous les enfants paieront un prix de pension, qui sera fixé par le conseil, et qui devra être de 200 francs environ par an ; j'entends que leurs parents, tuteurs ou protecteurs devront payer pour eux. La gratuité ne sera admise qu'à l'état d'exception, soit pour la totalité, soit pour une partie du prix de pension. Chaque cas particulier de gratuité devra être soumis à l'approbation de l'assemblée des sociétaires, même après un commencement d'exécution.

§ 14.

Les enfants devront vivre entre eux et en famille autant que possible et n'avoir que peu ou point de relations avec les enfants du dehors.

§ 15.

Toutes les fois qu'une colonie sera pourvue à la fois d'une mère et d'un père, les enfants des deux sexes y seront admis et élevés en commun, en observant à cet égard les mêmes règles que dans une famille honnête. La proportion entre les deux sexes pourra varier, mais la meilleure, en général, sera de 1/3 de filles et 2/3 de garçons.

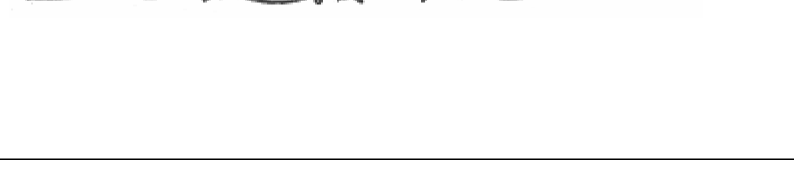
§ 16.

Les vieillards des maisons de retraite ne devront point fréquenter les colonies d'enfants. Ils ne devront être mêlés aux travaux qu'en temps de récolte et seulement dans les cas d'urgence ou d'insuffisance des enfants.

§ 17.

L'administration devra se réserver, vis-à-vis des parents ou des tuteurs, autant que possible, le droit de placer les enfants en apprentissage chez les maîtres qu'elle-même choisira lors de leur sortie de l'asile. Elle veillera sur eux et leur continuera sa protection, *d'abord durant tout le temps de leur apprentissage*, et ensuite aussi longtemps que les pupilles y consentiront et s'en rendront dignes.

G. PRÉVOST



IMPRIMERIE CH. SCHILLER, FAUBOURG-MONTMARTRE, 10

IL Y A DES COUPS DE PIED AU CUL QUI SE PERDENT.

Debout derrière le comptoir de mon bar, je vois s'approcher un client. Mais il n'a pas l'air d'avoir soif et cela n'arrange pas mes affaires. Habillé d'un vieux pantalon de coutil et d'une veste passablement fatiguée, ce paysan, car il s'agit d'un paysan (logé irrémédiablement à la classe inférieure comme tous ceux de ma génération à CEMPUIS, l'avions décrété) semble hésiter à franchir les quelques mètres qui le séparent du comptoir.

— « Est-ce que je peux vous parler »> (tiens ! Il roule les RRR, je ne m'étais pas trompé.)

— « C'est à quel sujet ? » (Le langage est choisi, mais c'est le Barman, qui répond.)

— « Vous êtes bien le Président des Collectionneurs ? Je voudrais vous montrer ma collection ; mais il faut aller à mon automobile. »

Encore un emmerdeur, mais ma haute fonction de Président m'oblige à me plier et me conformer à certaines obligations.

Cahin - Caha, nous nous dirigeons, l'un suivant l'autre et l'un s'arrête derrière une 2 chevaux Citroën (Une 2 pattes, que dis-je ; une poubelle)

Le couvercle arrière est soulevé (pardon, la portière) et là, je reste ébahi et perplexe en me demandant intérieurement si je n'ai pas affaire à un évadé, échappé de l'asile de la CANDELIE, qui, comme chacun le sait, est un hôpital spécialisé pour les dérangés de la coiffe, proche d'AGEN.

En effet, l'arrière de la somptueuse Torpédo est garni de cageots à oranges remplis de cailloux.

Il y en a de toutes sortes, des gros, des moins gros et des plus petits.

Je le regarde ; il me regarde ; on se regarde et devant l'étonnement qui marque mon beau visage (le sien est buriné), il m'explique :

« Voilà, j'ai un champ et au moment des labours, lorsque la charrue est passée, je ramasse les cailloux. Est-ce que vous pouvez me prendre dans votre Club de collectionneurs, car je collectionne les cailloux ? Je sais que vous préparez une exposition nationale pour le mois prochain, début juin et j'aimerais exposer mes cailloux. Au fait, qu'est-ce qui faut payer ?

— Mon cher Monsieur, notre Club de collectionneurs en tous genres sera fier de vous accueillir lors de cette exposition et pour ce qui concerne le montant de la cotisation, chez nous c'est gratuit. »

La Rolls démarre et je regagne mes pénates derrière mon comptoir.

Mon premier réflexe est d'avertir mon ami René VIGUIER. Mon bras droit. Il est aussi philanthrope que je le suis et pour cette raison, nous nous entendons fort bien. Sur mes explications, il rit à belles dents (Il rira jaune plus tard) Il doit en effet apporter un tract original du Général DE GAULLE. Pour le Paysan et ses cailloux ! Bah ! me dit-il, on le casera dans un coin. Ça meublera.

6 JUIN 1982. Il y a foule à Pont du Casse, premier village de France (*NDLR : faut-il entendre, beau village de France ?)* situé à 3 Km d'AGEN.

Les quotidiens, Sud-Ouest, La Dépêche du Midi, Le Petit Bleu de l'Agenais, mais aussi la radio, les affiches, tout a été fait pour que cette exposition devienne mémorable.

Chaque exposant dispose d'un métrage de table suffisant, 2 à 4 mètres en général. Notre Paysan a demandé 6 mètres. Tous les trésors du Sud-Ouest sont représentés.

Le fameux et célèbre timbre 1 Franc vermillon, les monnaies Antiques et Romaines, des fusils à pierre, des tracts lancés par avions sous l'occupation, des fers à repasser du début du siècle, des collections d'objets insolites... Pour ce qui me concerne, je présente un grand tableau sur le thème de l'inflation composé de timbres allemands dont chacun correspond à l'affranchissement d'une carte postale de 1920 à décembre 1923. Il fallait 10 Pfennigs en 1920 pour affranchir une carte postale et 10 Milliards de Deutsche Marks en décembre 1923 pour ce même affranchissement.

Chacun est fier de présenter ses trésors dont certains valent à eux seuls, une petite fortune.

Curieusement, la foule ne s'y intéresse guère. Fi ! du vermillon, fi ! des monnaies Antiques et Romaines, ils sont tous agglutinés à la table de notre Paysan et certains OSENT s'exclamer. C'est un comble.

Comme tous mes amis exposants, je me sens profondément vexé.

Nous avons en effet, demandé un renfort de Gendarmerie pour sillonner de temps en temps les abords extérieurs du site durant la nuit et j'ai personnellement dormi dans la salle avec mon Chien afin d'assurer une précaution supplémentaire. Je dirais même que je n'en ai pas dormi.

Et voilà que ces illettrés, ces ignares n'avaient d'yeux que pour des cailloux.

J'ai dû faire comme tout le monde et me mêler à la foule de curieux afin de comprendre.

Et là, j'ai Vu.

Sur les 6 mètres de tables recouverts de papier blanc, notre Paysan avait commencé par tracer des arabesques à l'aide d'un gros marqueur. Des cercles, des losanges, des carrés de toutes sortes.

A l'intérieur de chaque figure se trouvaient logées des pierres de même couleur. Des jaunes, des roses, des brunes. Il avait, avec ses cailloux, constitué un décor resplendissant.

Ces mêmes cailloux pleins de terre qui me semblaient avoir une couleur uniforme le mois précédent avaient été soigneusement lavés et offraient maintenant leur couleur originale.

J'en suis resté comme deux ronds de flan.

À cet instant, j'ai pensé à Jean DE LA FONTAINE.

JE VENAIS DE PRENDRE MON SECOND COUP DE PIED AU CUL.

Serge FLEURY (N° 15. Élève à l'O.P. de 1946 à 1956)

Bonsoir,
Et MERCI pour ce dernier Cempuisien que je me proposais de simplement parcourir et dont je viens d'achever la lecture quasi intégrale, d'une traite, dévorant les articles, points de vue et réflexions les uns après les autres, chacun d'eux (ou presque) me rappelant tel ou tel Cempuisien(ne) et faisant ressurgir des souvenirs enfouis depuis plus de 50 ans dans ma mémoire. Les photos couleurs me permettant même (grâce aux précisions fournies) de mettre un visage sur des noms de Cempuisien(ne)s que je n'aurais pas reconnus si je les avais rencontré(es). Un grand BRAVO aux auteurs et à Guy Hachour...

La photo de "LEON" et le triste souvenir qu'elle a rappelé à Gilles Abdelmoumeni me conduisent à lui communiquer quelques informations complémentaires sur "l'une des personnes qui auront compté dans son parcours à Cempuis".
Il s'agit de Léon LECLERC, un gars de l'OP, un "grand" chargé de la discipline au dortoir des "petits", petits dont j'étais lors de mon arrivée à l'O.P. en 1947. Un "grand" qui ne manquait pas de la faire respecter, cette discipline, auprès des "petits" dont j'étais (je ne lui en tiens aucune rigueur — paix à son âme). J'ai appris par la suite qu'il avait fait la guerre d'Indochine dans les années 50, et qu'à son retour, plus égaré, perdu et orphelin qu'à sa sortie de Cempuis, il avait trouvé refuge dans un poste d'agent d'entretien à l'O.P.

Ces dernières informations m'ont été données à l'époque du suicide, par Mademoiselle Vacher, Professeur, secrétaire du Directeur, et bienfaitrice de nombreux(ses) Cempuisien(ne)s dont je suis. Je lui dois la poursuite de mes études après ma sortie de l'O.P. et la carrière d'expert comptable - commissaire aux comptes que j'ai réalisée par la suite. Cempuisien de 1947 à 1956, de 7 à 16 ans, j'ai bien connu Jean Pierre Cornet (qui jouait du cor à la fanfare) et Serge Fleury à qui il a adressé copie de sa lettre ouverte du 3 mars 1983, de même qu'Annick Pestel (Chapuis aujourd'hui). Si Jean Pierre Cornet, plus âgé d'un ou deux ans, est "sorti" avant moi, tel n'est pas le cas d'Annick et Serge avec lesquels j'ai partagé les mêmes classes, les mêmes maître(sse)s. J'ai également apprécié ou/et subi les mêmes "pions" que Serge, et bénéficié du même enseignement commercial remarquable et dévoué qu'Annick. Je savais que Jean Pierre Cornet avait conservé de très mauvais souvenirs de Cempuis sans me rappeler du détail. En fouillant dans sa mémoire je crois que tout Cempuisien pourrait en retrouver, de même qu'il en retrouverait de bons, voire de très bons. S'agissant des surveillant(e)s, des maître(sse)s, du surveillant général, du directeur, du personnel (lingères, cuisinières, cordonnier...), je pense qu'ils sont des "humains" c'est-à-dire qu'il en existe de bons et de moins bons, de très intelligents et de pas très doués, de consciencieux-dévoués et d'égoïstes ratés... et entre les deux... et qu'il en est assurément de même des enfants y compris des Cempuisiens. Jean Pierre Cornet tient à dire "merci" à M. Aubertin. À 7 ans, j'en voulais à son prédécesseur, Monsieur Roger, qui, avec une fine baguette cinglante fouettait les jambes de ceux et celles qui chantaient faux... dont moi-même, qui fut recruté un an plus tard par M. Aubertin pour la chorale et la fanfare ! Mais j'ai appris plus tard que Monsieur Roger était très aimé de ceux et celles qu'il avait initiés et formés à la musique. À la veille de sa retraite, il n'avait sans doute plus la même patience, et depuis de longues années déjà, j'avais oublié la baguette et cessé de lui en vouloir. Ainsi, les "bons humains" pour certains peuvent être considérés comme de

"mauvais" pour d'autres. Je veux remercier les premiers et oublier les autres... et je me garderais bien de juger "enfer ou paradis" mon passage à l'O.P. Il m'a permis de rencontrer certaines personnes d'une conscience professionnelle hors du commun et d'un rare dévouement au devenir des enfants et jeunes adolescents, une chance comme dirait Gérard Weber. Je crois même une très grande chance pour beaucoup et de mauvais souvenirs pour d'autres mais nous n'avons aucune statistique précise.

En conclusion, je pense que la publication de la lettre ouverte de Jean Pierre Cornet a suscité un intéressant débat et surtout réveillé des souvenirs enfouis chez beaucoup d'entre nous. Bravo.

Si l'on souhaite connaître aujourd'hui comment les Cempuisien(ne)s analysent ce qu'ils ont vécu à l'O.P., et tenter d'en tirer une conclusion sur leurs souvenirs, les personnes qu'ils ont côtoyées... je suggère quelques questions à l'attention des membres de l'association qui voudront bien y répondre, questions du genre :
— les points faibles et négatifs de ta vie à l'OP — tes mauvais souvenirs.
— les points forts et positifs de ta vie à l'OP — tes bons souvenirs.
— ton appréciation, notée de 1 à 5, des personnes que tu as rencontrées (1 = très mauvais souvenir, 3 = moyen, 5 = très bon souvenir) en précisant pour chacune d'elles, le nom, la fonction exercée (directeur, surveillant général, surveillant, maître ou professeur, personnel de service, moniteur de colo, élève, etc.), la période et tout commentaire que tu jugeras utile.
— ta conclusion sur ton passage à Cempuis (notée de 1 à 5) avec ou sans commentaires, avec ton nom et la période de ton vécu.
Amitiés cempuisiennes. Victor Amata, septembre 2006, élève à l'O.P. de 1947 à 1956.



Victor nous avait déjà proposé une telle étude il y a un moment.
Auparavant, j'avais seul, dépouillé et analysé les réponses au questionnaire (que j'avais élaboré seul) joint au bulletin d'adhésion 2005. Sachant que très probablement je serais à nouveau seul pour dépouiller les résultats de l'enquête que nous suggérait Victor, je n'avais pas été plus loin que l'évocation de cette suggestion dans un compte rendu de Comité (22 janvier 2005 – Le Cempuisien n° 197 page 14), cela n'avait pas déclenché un enthousiasme délirant chez les anciens de l'O.P.... Bien que personnellement je pense qu'une telle étude serait intéressante à mener, je ne peux concevoir que l'analyse et l'exploitation des résultats puissent être menées par une seule personne comme je l'ai fait, le sujet est trop grave pour être traité à la légère. Des idées... ?

Guy Hachour

Bonjour Guy,

Compliments à toutes celles et ceux qui œuvrent pour que notre bulletin "Le Cempuisien" devienne une ouverture vers la prise de parole.
Ce dernier numéro (201), que j'ai lu entièrement avec beaucoup d'attention a suscité en moi un grand intérêt.
Pour cela, je te remercie tout particulièrement Guy, pour tout ce temps passé à cet ouvrage.
Je souhaite aussi que ce nouveau bulletin déclenche chez chacun de nous une suite de réponses et de témoignages.
Alors, Guy encore un grand merci pour ce remarquable travail.

Je me réjouis de voir que chacun a pu à travers son écrit nous apporter sa réflexion sur des sujets divers de l'avant, du pendant et de l'après Cempuis.
Je ne suis d'ailleurs pas resté insensible tout au long de ma lecture à ces nombreux textes proposés…
Les auteurs de ces textes m'ont mené à diverses réflexions sur ce qu'a pu être Cempuis durant leur passage dans l'Institution.
Je dis donc, bravo à toutes et tous ceux qui ont osé prendre la plume et écrire leur petit texte, merci aussi de m'avoir fait partager quelques moments de leurs lointaines années d'enfance.

Guy, je te remercie de m'avoir envoyé le texte de Victor.
Comme tu as pu me surprendre en m'annonçant que Léon était un Cempuisien, Victor lui me surprend en expliquant qu'il n'a gardé de Léon qu'un très mauvais souvenir.
Pour cela, penses-tu que je doive lui répondre maintenant ?
Ou convient-il d'attendre la parution de son article dans le prochain numéro ?

P.-S.
J'allais oublier de te raconter ma petite histoire concernant le bulletin.
Après avoir reçu le bulletin et l'avoir lu, je me suis permis de le laisser traîner volontairement sur la table du salon.
J'ai eu cette fois-ci envie que quelqu'un lise ce bulletin sans que je le lui propose afin de recueillir un avis spontané !
Arriva ce qui devait arriver !
En mon absence, ma compagne après avoir feuilleté le Bulletin l'a parcouru dans son intégralité.
Elle a trouvé les témoignages poignants et suscitant son d'intérêt.
Elle a également apprécié à sa juste valeur le travail que tu as réalisé.
Voilà, je te fais part d'un avis extérieur que tu peux prendre comme un vrai compliment.
Toutes mes amitiés.

Gilles Abdelmoumeni, septembre 2006, élève à l'O.P. de 1960 à 1971.

Guy,

Voici la copie de ma réponse faite à Victor pour donner une suite à son article, article que j'ai lu avec beaucoup d'attention.

Les informations qu'il donne m'ont permis de mieux analyser ce qui a pu amener Léon à passer à l'acte.

Amitiés Gilles Abdelmoumeni, Toulouse le 22 septembre 2006

Bonjour Victor,

Je remercie au passage Guy de m'avoir fait parvenir ton texte.

Tout d'abord, lorsque j'étais moi-même à Cempuis, j'ignorais que Léon était un ancien Cempuisien.
Et rien ne le laissait supposer, car jamais je ne l'ai vu venir aux différentes manifestations organisées par l'Association des anciens élèves (bal, repas….)
J'ai donc eu cette information une première fois par Guy Hachour à l'occasion de l'envoi de mon texte.[1]
Grande à été ma surprise !
Mon deuxième étonnement vient de ce que Léon ait pu transformer sa petite responsabilité d'aide-moniteur en un pouvoir, l'entraînant vers des dérives pas très louables, que tu as dû malheureusement subir ![2]
J'ai d'ailleurs moi-même constaté ce même état de fait chez d'autres aides-moniteurs, lors de mon passage chez les petits et les benjamins.
Je comprends que cela puisse nous laisser des souvenirs amers.
Malheureusement, je ne peux que constater une nouvelle fois, que l'Éducation à Cempuis ne fût guère basée sur la prise de responsabilité, mais plutôt orientée vers une prise de pouvoir de l'un sur l'autre.

Heureusement, les années passent et certaines douleurs finissent par s'estomper.
Concernant Léon, il semblerait que son parcours et les rudes blessures de sa vie l'ont mené à une appréciation plus humaine des choses.
Cela pourra peut-être expliquer son envie de donner à d'autres cette gentillesse qui malgré tout subsistait en lui.
Comme l'on dit ! Il n'y a que les sots qui ne changent pas !

Voilà Victor, ma petite réponse à ton témoignage que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt.
Encore une fois merci, de m'avoir donné toutes ces précisions sur le parcours de Léon.
Cela va certainement en partie me permettre de mieux comprendre ce qui a pu le conduire vers cet acte tragique.
Porte-toi bien. Amitiés Gilles Abdelmoumeni, septembre 2006, élève à l'O.P. de 1960 à 1971.

---

1 J'avais en effet appris à Gilles la 'Cempuisienneté' de Léon. Je me le rappelais assez bien. Je savais aussi qu'à sa sortie de l'O.P., probablement perdu et insuffisamment armé, alléché aussi peut-être par une prime d'engagement substantielle, Léon s'était, comme d'autres Cempuisiens, engagé dans cet horrible combat colonial que fut « la guerre d'Indochine ». Il en est revenu meurtri, sans doute marqué par les horreurs qu'il y avait vues (commises ?), son seul refuge fut alors Cempuis où, en quelque sorte, il aura vécu toute sa vie. Je me suis quelques fois demandé si le nom de Léon Leclerc ne devrait pas figurer sur la plaque des anciens morts pour la France… sans jamais toutefois aboutir à une entière conviction….
Sur l'appartenance de Léon aux anciens élèves, Gilles et moi avions décidé de n'en rien dévoiler dans son texte en espérant des réactions, il y en eut une… avec Victor je le dis : « paix à son âme ».

2 Victor ne nous dit pas de quelle façon Léon faisait respecter la discipline chez les petits. Dès lors, l'imagination peut prendre le pas. S'agissait-il d'une application stricte, mais honnête des règles disciplinaires ou d'abus de pouvoir ? Gilles aussi ne nous donne aucun détail sur ce même état de fait qu'il a constaté lorsqu'il était chez les petits et plus tard chez les benjamins. Leurs précisions dans un autre bulletin ?

Guy Hachour, novembre 2006.

L'O.P. « UNE PRISON DOREE » POURQUOI !

A vous lire tous, les mauvais ou tristes souvenirs enfouis dans ma mémoire bien « planqués » dans un petit coin ressurgissent. Je suis entrée à l'O.P., avec mon frère, de deux ans mon aîné, à l'âge de quatre ans et demi et en suis ressortie à 17 ans. Période de l'enfance et de l'adolescence. Lorsque je parle de l'O.P. à mon entourage, comme le dit mon amie Annie (notre thésarde), j'emploie toujours le terme de « prison dorée ».
Contrairement à beaucoup d'entre nous, j'avais ma Mère. Elle venait à l'O.P., tous les premiers dimanche du mois, (jour de visite des parents) au parloir[1] (comme dans les prisons) pour voir ses enfants. Pour les vacances scolaires, j'étais toujours avec elle et mon frère dans notre modeste logis. J'ai eu accès à mon dossier, aux Archives Nationales, et lu la correspondance entre elle et les dirigeants de l'Institution. Elle nous réclamait sans cesse. J'imagine sa souffrance et sa détresse, le jour où une assistance sociale nous plaça en pension. Nous étions des « cas sociaux ».
Le côté « doré », auquel je fais allusion, est le côté matériel. Car la misère et la pauvreté existaient et existent toujours. Un lit douillet, manger à ma faim, l'eau chaude, une douche par semaine, ne plus avoir froid, le hand-ball, la chorale, le cinéma, etc.. Un semblant d'instruction et d'éducation. Une prise en charge de A à Z. Un C.A.P. en poche au bout de douze ans d'internat, la possibilité de continuer mes études en quittant l'O.P. et enfin du boulot.
Étant « boursière », je souhaitais poursuivre mes études dans les « lettres » et non dans le secrétariat, comme c'était le cas pour les filles. Lors d'un entretien, j'en fis part à notre Directeur, M Grenouillet. Il y eut un « hic » : MAUVAIS SOUVENIR, petite phrase assassine de celui-ci : « *Je voulais être Chirurgien, je ne suis que Directeur* ». Et Vlan ! Nous ne faisions pas partie de l'élite dont rêvait Paul ROBIN.
Pour la « prison » le mot en lui-même se suffit. Aucune échappatoire. Pourtant, je remercie M. Oulerich (notre prof de gym) de m'avoir maintenu la tête hors de l'eau pendant toutes ces années. Pour la confiance qu'il m'a témoignée. Pour tous ces moments passés à jouer au «tennis de table » dans la salle de jeux aménagée pour ses enfants. Pour tous les matchs de volley-ball qui remplaçaient les pénibles séances de gymnastique corrective. Pour tous les championnats de hand organisés hors des murs de l'O.P. où nous respirions un air de Liberté. Pour tous ces précieux instants qui m'ont permis de m'évader de cette « prison dorée ».

Pour conclure, comme dit Maxime Leforestier, dans une de ses chansons : « Les plus beaux souvenirs sont ceux que l'on s'invente et l'imagination ne me fait pas défaut ».

Amitiés à tous. Liliane Guichet-Mardirossian, élève à Cempuis de 1958 à 1970

NON À LA CENSURE OUI AU DROIT D'EXPRESSION ![2]

Félicitations au Comité pour la publication de la lettre ouverte de Jean-Pierre CORNET. Il est regrettable que celle-ci ait été censurée pendant plus de vingt ans. Pourquoi ? Par qui ? De quel droit ? Puisque J.P. lui-même écrit, « vous vous devez de la publier ».

Je suis indignée qu'une poignée d'anciens (élus du Comité) aient interdit la publication de cette lettre.

Si cette lettre ne subsiste pas dans les archives de l'Association qu'est-elle devenue ? Simple supposition de ma part, peut être que J.P tenait à ce qu'il reste une trace de son courrier, sachant que celui-ci ressortirait un jour où l'autre, ce qui explique pourquoi Annick en possède un exemplaire ? Annick peux-tu m'éclairer ? Merci.

Liliane Guichet-Mardirossian, septembre 2006 Élève à Cempuis de 1958 à 1970.

---

[1] Si la comparaison peut paraître choquante, il s'agissait bien pourtant d'un "parloir" que l'on ne pouvait pas quitter (Mme Dabat était toujours présente, surveillant, telle une sentinelle, parents et enfants). Guy Hachour
Gérard Weber à une autre appréciation, la voici : « Je maintiens que la vérité historique voudrait que l'on dise "Ciroir". Je me souviens par ailleurs m'être promené, avec mes parents, pas bien loin certes, en dehors du Ciroir. » Gérard Weber
- D'autres avis ?

[2] Soyons clairs. Jamais nous n'avons écrit ou même laissé entendre que la lettre de J.P. Cornet avait été censurée. Ce n'est pas jouer sur les mots que dire : « *Écrite en 1983 à l'attention de l'Association, du comité de l'époque, cette lettre ouverte n'a pas été publiée* ». Aussi, qu'afin de replacer les faits dans leur contexte, j'écrivais dans mon préambule : « *Les faits relatés se sont déroulés à la sortie de la guerre 1939-1945, ceci explique peut-être certains aspects.* » Après avoir lu le texte de Liliane, Gérard Weber notre correcteur, a rédigé un commentaire que je vous livre : « *Par ailleurs, il me semble que la notion de censure est plus fine et manipulatrice que la non-publication qui reste un privilège normal de l'éditeur. La censure consiste à modifier ou à réduire le sens d'un texte contre l'avis du rédacteur et sans en avertir le lecteur.* »
J'ai en outre informé Liliane sur la "réapparition" de cette lettre : Annick Pestel (Chapuis) se l'est vue confiée lors de la Pentecôte 2005 par Serge Fleury, elle l'a ensuite reproduite et m'en a fortuitement parlé dans l'une de nos nombreuses correspondances. Piqué par la curiosité, je lui ai demandé de me la communiquer… vous connaissez la suite. Guy Hachour.

Bonsoir Guy,
J'étais absente lors de l'envoi de ton message et du coup je n'ai pas eu à te demander de m'envoyer le fichier en PDF, puisque je viens de recevoir samedi le n° 201 du Bulletin, par voie postale.
Je suis extrêmement contente de son contenu et de voir qu'il ne laisse personne indifférent. Mais quel travail pour toi ! Comme tu peux l'imaginer, sa lecture complète m'a pris du temps, mais que d'émotions........... Résultat, une nuit blanche............. impossible de détourner mon esprit de toutes les images provoquées par la lecture de ce bulletin. Je n'ai pas trop de temps ce soir, mais je te ferai part de mes réflexions prochainement (c'est-à-dire pas avant 2 ou 3 semaines ! Je me demande où passe mon temps.)
Toutefois, je tiens à féliciter ta jeune fille Myriam pour ses succès scolaires et sportifs, ainsi que toute son équipe, et bravo aussi à ton fils Cyril pour ses résultats au bac. Tu peux être fier de tes enfants.
Merci aussi pour le petit message adressé à André. Il ne l'a pas encore lu, mais je l'imagine déjà hilare (surtout pour les petits idéogrammes !! J'ai l'impression qu'il s'agit du Capitaine Haddock lorsqu'il vitupère des bandits). Je dois quand même te dire que pour moi, et pour les enfants de ma génération, il n'y a jamais eu de différence entre nous et les Jeannette Safraouine, Françoise Maouche, Gilles Abdelmoumeni, Guy Hachour et également Gérard Vilmain (Martiniquais ou Guadeloupéen) et tous les autres ayant des noms à consonance étrangère. Et puis, nous ne savions pas cette différence, car personne ne nous en parlait. Je suis sortie en 1956, avec la certitude que tous mes camarades, filles et garçons, étaient égaux et que rien ne nous séparait, ni la couleur de peau, des yeux, des cheveux, des noms. Et j'ai toujours gardé cette certitude.
Crois bien que je t'apprécie beaucoup, et André aussi. Merci encore pour tout le travail que tu accomplis dans l'association. Bises à toi et à Danièle. Annick et André Pestel, septembre 2006.

Pour, encore, faire rire ou sourire mon ami André :

Il se passe toujours quelque chose dans les transports parisiens !

Vu et entendu, récemment, en fin de journée sur la ligne de bus n° 26, reliant la gare Saint-Lazare à la Gare du Nord.
Le tableau : deux jeunes femmes, plutôt chics, montent dans le bus déjà bien rempli. Plus de place assise. Un homme d'une quarantaine d'années est lui, assis.
Les femmes : « et patati et patata…3 piques….2 cœurs….. et bla-bla-bla » puis plus fort « la galanterie n'est plus ce qu'elle était… naguère, les hommes bien élevés se levaient pour laisser leur place aux femmes… ».
L'homme assis : « Depuis que vous êtes montées, je vous entends parler de votre partie de bridge de cet après-midi ; moi je suis crevé, je me suis levé à 5 h ce matin pour aller bosser à l'usine, alors vos histoires de galanterie j'en ai rien à battre, et puis, parlez moins fort vous m'empêchez de dormir ! »

Vu et entendu dans le métro.
Le tableau : une jeune femme et son enfant d'environ 4 ans sont assis côte à côte. En face de la jeune femme, un jeune homme d'environ 25 ans, en face de l'enfant une jeune fille d'environ 18 ans. L'enfant balance ses pieds jusqu'à heurter à chaque balancement les jambes de la jeune fille.
La jeune fille : « Madame, pouvez-vous demander à votre fils de cesser de me donner des coups de pied ? »
La jeune femme : « Moi je suis pour la liberté, j'élève mon fils en lui laissant faire ce qu'il veut, c'est ainsi que je conçois l'éducation ! »
Deux stations plus tard, le jeune homme, qui n'avait pas prononcé un mot, s'apprête à descendre ; il se lève, crache à la figure de la jeune femme (la mère de l'enfant, vous suivez toujours ?) ; « Moi aussi mes parents m'ont élevé très librement et m'ont laissé faire ce que je voulais, voyez ce que ça donne ! ».
Guy Hachour

Cempuis institution modèle… suite.

Lorsque Guy Hachour dans l'article paru à la page 51 du bulletin 200, tente de nous convaincre que les éloges, souvent exprimés par certains Cempuisiens sur le rôle éducatif de l'institution, sont infondés, dithyrambiques, voir même presque choquants, il suscite une réflexion qui a provoqué des réactions très diverses et très intéressantes publiées dans le bulletin 201.

Aucun ancien Cempuisien ne peut rester indifférent à ce qui fut son enfance, son adolescence et à l'influence de l'éducation qu'il a reçue.

Les nombreuses réponses ou commentaires exprimés apportent un éclairage tout à fait inattendu sur le sujet. Disons très succinctement qu'il convient de distinguer plusieurs périodes.

La période qui s'est écoulée entre les deux dernières guerres 14 – 18 et 40 – 44, dont les survivants sont de plus en plus rares et pour lesquels les éloges, couramment exprimés, ne sont ni infondés, ni dithyrambiques et parfaitement justifiés.

A contrario pour ce qu'est devenue l'institution après les années 1944, c'est, pour les anciens de la première période, une véritable révélation. Quelle déception ! Il semblerait toutefois que quelques-uns, très rares y ont connu une adolescence heureuse, malgré les lacunes éducatives de l'époque.

Si ces révélations sont consternantes, il faut néanmoins noter que la majorité des adhérents de l'actuelle Amicale est constituée par d'anciens élèves de la seconde période. Il reste donc, à l'actif de l'institution, que malgré les moeurs et les comportements de leurs éducateurs, les Cempuisiens ont conservé intactes leurs qualités de droiture, d'amitié et de solidarité.

Novembre 2006 Jeannine Pillet et René Prosper, élèves à l'O.P. dans les années 30.



Et puisqu'il reste quelques lignes :

L'ordre des lettres…

Sleon une édtrue de l'Uvinertisé de Cmabrigde l'odrre des ltteers dans un mot n'a pas d'ipmrotncae, la suele coshe ipmrotnate est que la pmeirère et la drenèire soeint à la bnnoe pclae. Le rsete puet-êrte dans un dsérorde ttoal et vuos puoevz tujoruos lrie snas porlbème. C'set prace que le creaveu hmauin ne lit pas chuaqe ltetre elle- mmêe, mias le mot cmome un tuot.

La peruve…

Arlos ne veenz puls "m'ememdrer" aevc les corerticons otrahhgropqiues.

Adepte des forums informatiques, j'ai relevé quelques sentences qu'il est convenu d'exprimer à la fin d'un post :

- Quand tout le reste a échoué, lisez le mode d'emploi.

- Si ce que tu as à dire ne vaut pas mieux que le silence, tais-toi (attribué à Confucius).

- Un pessimiste est un optimiste qui a de l'expérience.

Ma préférée du moment :

- Ce n'est pas en améliorant la chandelle que l'on a créé l'ampoule électrique.

GH

Dans le dernier Cempuisien, sur deux articles, quelques inexactitudes se sont glissées au sujet desquelles je voudrais faire connaître mon opinion.
Contrairement à ce qui est dit, l'instruction religieuse à l'O.P. n'était pas désirée par les élèves, mais imposée par certains parents qui profitaient de la loi Pétain. M Contini n'a pu s'y opposer.
Pour ce qui est de la rupture totale avec les familles, elle était le fait des parents qui avaient la possibilité de rendre visite à leurs enfants et de correspondre avec eux. Certains élèves ne recevaient jamais de lettres.
Pour ce qui est du déclin de l'institution, il s'est aggravé du jour où il y a eu un maire à la Ville de Paris. Profitant de la fin du contrat qui liait la Ville au testament de Gabriel Prévost celle-ci s'est débarrassée d'un patrimoine qui lui coûtait cher et ne rapportait rien.
En dernière page, Gilles Abdelmoumeni se remémore le souvenir d'un agent d'entretien : Léon Leclerc. Celui-ci était un ancien élève de l'O. P. Peut-être notre camarade ne le savait-il pas ? Léon était un peu plus jeune que moi.

Sûrement comme beaucoup d'entre nous, à la lecture de la lettre ouverte de Jean-Pierre Cornet, lettre datant de 23 ans, j'ai ressenti un choc et même un malaise.
Certains faits énumérés me paraissent amplifiés dans cet écrit. Que de haine et de rancoeur ! Je ne doute pas de la véracité de ce qui est relaté. Je ne comprends pas pourquoi les enfants ne se sont pas plaint[1] à leurs parents lors des vacances passées en famille. Peut-être la peur des réactions ou la honte ?
À partir de Pâques 1948, les élèves avaient la possibilité d'aller chez leurs parents.
Ce cri de révolte au travers d'une lettre était un appel au secours pour que les générations futures d'élèves ne subissent pas les mêmes traitements. Il a eu le courage de dénoncer ce qui se passait à l'abri de ces murs, mais hélas ça n'a pas été fait dès sa sortie de l'O.P.
A mon avis Jean-Pierre Cornet a eu tort de penser que les anciens étaient au courant de toutes ces maltraitances dont les enfants étaient victimes. Leurs aînés ne seraient pas restés indifférents et auraient réagi.
Nous pouvons en déduire que pour bon nombre d'entre eux ces raisons les ont conduits à rompre avec l'O.P. et tout ce qui s'y attachait (amitié et association).
Pour ma part, je suis sorti de Cempuis en 1948 à 17 ans. Il est vrai qu'après notre retour de Dordogne la sévérité des surveillants s'est renforcée sous l'instigation du nouveau surveillant général qui remplaçait M Leroy[2]. Son cheval de bataille, calmer les ardeurs de liberté que nous avions prises pendant notre séjour en Périgord où nous avions connu pour bon nombre d'entre nous ce qu'était une vie de famille et c'était dur de rentrer dans le rang.
Nous avons repris notre vie de pensionnaire, avec ses routines et ses contraintes. Nous aussi avons compté les jours qu'il nous restait avant de quitter l'O.P. à 16 ou 17 ans. Que de projets faisions-nous...

Daniel Renaudin, octobre 2006 élève à l'O.P de 1937 à 1948

---

[1] Commentaire du correcteur : S'il y a une chose que j'ai apprise (et retenue) à Cempuis, c'est de ne jamais me plaindre à qui que ce soit. Vu du monde d'aujourd'hui cela peut paraître étrange, mais à l'époque (1952) on ne se plaignait pas.
[2] Etait-ce M Carcaly ? Gérard Weber.

De l'Imaginaire

J'évoquais en janvier 1994 – Cempuisien n° 163 – les vacances de Noël à l'O.P. qu'enfants nous passions confinés dans les classes pratiquement tous les temps libres, dix ou quinze jours du rude hiver contrairement aux grandes vacances de l'été où nous jouissions de la belle nature avec les bains de mer à Mers, des grandes promenades d'août où nous allions à la recherche du riant vallon où coule le clair ruisseau, à Bergicourt ou à Fontaine Bonneleau. Aux vacances d'hiver, "Tant crie-t-on Noël qu'il vient", le temps était alors propice à la lecture des livres de la bibliothèque dont les auteurs favoris enchantaient les jeunes écoliers : George Sand, Jack London, Alexandre Dumas, Honoré de Balzac, Pierre Loti, Jules Verne avec le livre "De la Terre à la Lune " qui embarquait l'enfant rêveur dans des calculs de trains roulant à des vitesses de 50 km/h. Parcourant des distances énormes, imaginées dans le système solaire. Aujourd'hui, en 2006, ce sont des engins propulsés par des fusées géantes qui foncent dans l'infini de l'univers...........

Daniel Reignier élève à l'O.P. de 1928 à 1937.

EINSTEIN, S'il vous plaît !

Voici l'histoire d'un vaisseau spatial qui s'approche de la terre en envoyant des signaux de détresse, car il est en grave difficulté. Ici-bas, aussitôt, tout trafic aérien s'arrête, l'engin est repéré, il est suivi, on parle à l'équipage, sur un aéroport tout est prêt pour le recevoir. L'événement est extraordinaire, il ne s'est jamais produit auparavant, on scrute avidement le ciel qui reste vide, la presse accourt, on entend toujours les signaux d'appel de plus en plus précis et proches, mais on ne voit rien, impossible de localiser l'engin à l'oeil nu, ni même sur un écran radar et tout à coup, alors que les humains s'attendent à un atterrissage, tout échange s'interrompt, tout contact est perdu. Un bruit étrange et brusquement plus rien. Plus aucune trace du vaisseau. Il s'est volatilisé sans qu'on ne l'ait jamais vu, à l'instant même où il annonçait qu'il atteignait l'aéroport et s'apprêtait à se poser…

Énigme, enquête, appel aux spécialistes, hypothèses diverses. La clé nous est finalement donnée : l'appareil était d'une taille si réduite, moins grosse qu'une tête d'épingle, qu'il s'est abîmé dans une flaque d'eau sur la piste de l'aéroport.

La merveilleuse miniature lointaine s'est noyée, avec équipage et équipements. Personne jamais ne la trouvera.

"Tout à fait concevable, aurait dit Einstein, nous ne pensons jamais à l'échelle des choses. En fait, on est toujours la miniature de quelqu'un. L'étoile la plus proche de nous se trouve à 4,22 années-lumière, soit quarante mille milliards de kilomètres[1]. Encore ne s'agit-il que de la très voisine banlieue[2]".

....Einstein, croyez-vous en Dieu ? – L'idée dans cette magnificence sans limites, d'un dieu créateur et farouche instigateur[3] de la seule espèce humaine me semble totalement absurde. Pourquoi un tel génie embrassant toutes choses dans un rêve cosmique aux dimensions inatteignables, pourquoi se pencherait-il, pareil à un pion méticuleux, sur nos minuscules péchés mignons ? En outre comme vous le savez sans doute, pour un scientifique[4] toutes nos actions sont déterminées, ou peu s'en faut. Notre libre arbitre est extrêmement limité. Alors ? Pourquoi un dieu punirait-il quelqu'un pour un acte qu'il ne pouvait pas ne pas commettre ? Pour un acte que le dieu lui-même aurait ourdi pour lui dès l'origine ? Entre la magnificence de l'univers et la cruauté pointilleuse de Dieu, il y a un hiatus trop large. Il est vraiment à notre échelle, né de nous, il n'est pas digne de l'univers.

Jean-Claude Carrière

---

[1] 39 897 milliards de km (la lumière se propage à raison de 299 792 km par seconde). Le soleil est, en moyenne, à une distance de 8,32 minutes-lumière de la Terre (149,6 millions de km).

[2] Il faudrait, à un engin lancé à 100 000 km/h, 456 siècles pour parcourir cette distance.

[3] Commentaire du correcteur : le texte original (éditions Odile Jacob) contient une faute de frappe : on lit "castigateur". Je pense qu'il convient de lire "castrateur". On peut poser la question à l'éditeur…

[4] Commentaire du correcteur : il s'agit ici d'un scientifique qui aurait cessé de lire depuis longtemps et qui n'aurait intégré ni la physique quantique ni la théorie du chaos.

- LE SENS CRITIQUE -

Le Cempuisien n° 201.

On nous avait dit qu'il serait copieux. Il l'a été ! Cinquante belles pages dans un style léger ! léger ! – la note générale est d'une grande vérité sincèrement exprimée par les uns et les autres (chacun la sienne !). Il y a là un tel fond grand-guignolesque parsemé d'aversions, d'exagérations et d'inexactitudes relevées au fil des pages que, dans un certain sens, c'est une belle réussite. Bravo ! Voici ! Camarades Cempuisiens ! Parmi les pages du bulletin celles que j'ai bien aimées : La force tranquille d'Ernest Cadine, un gars de l'O.P. en or. Six pages extraordinaires d'une très grande vigueur !
- C'est toi le chat – Conte ou "canchon dormoire" pour petit Quinquin. Ah ! Quelle belle, longue, minutieuse préparation de l'oncle tortionnaire dans l'exécution des sept petits chatons !
On imagine les cabrioles au bout du fil, chacun leur tour, des minets qui pour finir, dans un dernier soubresaut, nous tirent une petite langue râpeuse (texte librement inspiré). *(NDLR : nul doute que le sociétaire qui m'a raconté son histoire appréciera cet humour noir).*
- Messages et débat contradictoire – Suite à la prise de connaissance par les anciens de l'O.P. de la lettre de J.P. Cornet, du 3 mars 1983, lettre qui, comme un fantôme errant, réapparaît en 2006. Apparition miraculeuse tombée sur les bancs de notre Comité ébahi ! J'ai moi-même donné mon sentiment sur son contenu : l'époque, l'après-guerre, toutes les souffrances du monde, la révolte d'un enfant "hyper actif", son obsession encore à l'âge mûr. Récit dramatiquement fignolé d'un homme malheureux, encore secoué d'une fureur hystérique, sans doute inguérissable.
- Lu avec beaucoup d'attention les contributions précises de René Prosper, de Gérard Weber et d'Annie Rouzier quand d'autres s'auto flagellent pour qui, pourquoi [5]? Comme si les anciens n'avaient jamais eu à supporter les rigueurs, les écarts quelquefois, la "dure Loi" de l'Internat !
..."Gémir, pleurer, prier est également lâche... souffre et meurs sans parler"...!
— Ah ! Zidane ! Fêté par la Nation entière ! Sympathique et fier Zidane ! Merci de nous avoir ravis sur tous les stades de France ! (les A.E.I.D.G.P.)

En 1983, le Comité de notre association était ainsi constitué : Président : Roger Pouliquen, Henriette Tacnet, Marcel Paris, Chantal Quesmard, Denise Descombes, Gérard Arnoldy, Jean Campérot, Alain Fourrier, Odette Thareau, Henri Falquenberg, Pierre Dugué, et moi-même Daniel Reignier, secrétaire en 1982 et adjoint à la gérante en 1983.[6]

Pour conclure : « une aimable invitation » :

Lors de sa première visite à Cempuis en 1880, Paul Robin pria les élèves de l'O.P. de chanter un air de leur répertoire. Ils n'en avaient pas d'autres que celui des rues parisiennes... Il brisa leur élan..."Mes enfants, je reviendrai et nous apprendrons de jolis airs sur des paroles aimables" – il revint en effet se fixer à Cempuis le 20 décembre 1880.

Sainte Honorine la Chardonne, le 2 octobre 2006. Daniel Reignier élève à l'O.P. de 1928 à 1937.

---

[5] Cette remarque manque singulièrement d'élégance. Détruire en 2 lignes et 20 mots le travail, même imparfait, de ceux qui écrivent est désobligeant. Cela n'encourage guère les sociétaires à s'exprimer et va à l'encontre des orientations du Comité qui souhaite voir se développer cette expression.
Daniel distribue, tel un instituteur passéiste, bons points aux uns et bonnets d'âne aux autres [les Autres dont il se gausse ont pour nom : Jeannine Pillet - Gilles Abdelmoumeni - Jean Pierre Cornet - Jean-Thierry Linard - Sauveur Micéli - Jacqueline Tharreau et moi même].
Mais, de l'autre côté de la balance, il y a les nombreux encouragements reçus qui nous incitent à aller de l'avant. Aussi nous poursuivrons notre action sans nous laisser perturber.

[6] Que souhaite nous faire savoir Daniel en nous livrant la composition du bureau qui reçut la lettre de J.P. Cornet ? Il eut été plus intéressant de nous dire, par exemple, si l'ensemble du Comité avait eut connaissance de la lettre de J.P. Cornet, si sa publication éventuelle avait été l'objet d'un débat et, le cas échéant, de nous expliquer le pourquoi de cette non-publication.

Guy Hachour

UN CEMPUISIEN SANS FAMILLE

Après plusieurs récits de Cempuisiens tous très intéressants, à mon tour, je vais vous raconter ce que fut le parcours d'Alain FOURRIER (avec son accord et son aide bien sûr), de sa naissance jusqu'à sa sortie de l'I.D.G.P. En effet, dans les deux derniers numéros du Bulletin de liaison « Le Cempuisien », des anciens élèves nous ont retracé leur histoire, avec les bons et les mauvais souvenirs… leur première vie dans leur famille et leur deuxième vie à Cempuis. Ce sont des histoires toutes très émouvantes dont personne ne soupçonnait l'existence. Les enfants élevés à Cempuis ne parlaient jamais de leur « histoire personnelle », sans doute par pudeur, par crainte de devoir dévoiler ce qui leur était arrivé, même si, dans beaucoup de cas, grandir à Cempuis restait la solution la plus raisonnable. Écrire toutes ces histoires aujourd'hui ? Je ne sais pas de qui vient cette initiative, peut-être de Guy HACHOUR ? Mais l'idée est géniale et je pense qu'elle fera un bien énorme à beaucoup de Cempuisiens.

Pour revenir à Alain, mon mari, il est encore aujourd'hui incapable de coucher son histoire sur un papier, peut-être par discrétion ou par absence de repères affectifs. Il naît un 11 février 1941 à la Maternité de Baudelocque, Paris 14ème, d'une mère tuberculeuse, âgée de 23 ans, elle aussi sans repères ni parents depuis l'âge de 15 ans, « Pupille de la Nation », (son père décède des suites de blessures de la guerre de 1914 et sa mère meurt de tuberculose ainsi qu'une de ses filles). La mère d'Alain le met au monde gardant pour elle le nom du géniteur. Elle reste un mois à la maternité auprès de son fils Alain qu'elle ne reverra ensuite jamais, car elle part en sanatorium et décède un an après. Un tuteur est cependant nommé par un tribunal pour le bébé, ce sera son oncle, le frère de sa mère, Maurice FOURRIER qu'Alain ne rencontrera jamais, bien qu'il réside à Paris. Alain part dans une pouponnière de Paris, puis vers l'âge d'un an « le placement des tout-petits de la Ville de Paris » le confie dans une famille du Cher à Blancafort. Il y reste de 1942 à 1945. Une personne étrangère à sa famille, Madame BARENTON s'en occupe de temps en temps ; Alain ne saura jamais quel secret elle détenait. Peut-être une amie de sa mère, à qui cette dernière avait fait promettre de s'occuper du petit Alain après son décès, se sachant perdue ? En 1945, le sort d'Alain va se jouer. S'il n'est pas repris par sa famille, il va pouvoir être adopté, mais cette inconnue, qui prétend être sa marraine, s'oppose à l'adoption et prend Alain chez elle, à Paris, de février à octobre 1946, jusqu'à ce qu'elle le place à Cempuis. Alain a plus de 5 ans et ne peut plus être adopté.

Le 24 octobre 1946, Alain arrive à Cempuis, en même temps que **Serge FLEURY** et **Claude VILLER** (ce dernier est décédé il y a quelques années). Alain a un peu plus de 5 ans et demi : **il restera près de 14 ANS À CEMPUIS, jusqu'au 11 juillet 1960. Qui dit mieux ? PERSONNE**. Le temps de séjour le plus long ensuite revient à Jeannine DAVION (PLISSONNEAU), 13 ans. Jeannine est installée en Vendée depuis de nombreuses années.

Alain doit s'adapter à sa nouvelle vie, sans connaître, depuis sa naissance, ce qu'est l'amour d'une mère et d'un père. Le directeur est **Monsieur CONTINI**. Alain grandit dans l'indifférence de son entourage, alors qu'il aurait sans doute eu besoin d'un peu plus de chaleur humaine dans ses premières années. Il est le **« numéro 47 »**. Il souffre en silence et garde ce mal bien enfoui, au plus profond de ses entrailles. Comment peut-on se construire et s'affirmer dans ce contexte-là ? Il en reste toujours des séquelles, encore aujourd'hui. Je pense qu'Alain était plutôt quelqu'un de gentil, de caractère renfermé ; alors, sans trop de difficulté, il accepte son sort, et s'en remet à « l'autorité supérieure ». Cependant, tout n'est pas négatif pour lui, Cempuis lui donne des frères et sœurs, qu'il n'aurait pas eu la chance d'avoir. Et puis, il y a le sport, qui lui apporte des petits moments de bonheur. Il est donc très heureux auprès de ses camarades… mais malheureux lorsque **« le jour des parents »** arrive… Car lui, sait que personne ne viendra lui rendre visite, qu'il ne recevra pas de friandises ni aucun réconfort pour parler de ces petits maux. Ce jour-là, il s'efface et reste dans son coin.
Cependant, il prendra quand même, plusieurs fois, le train à Grandvilliers pour la gare du Nord à Paris. Sa « marraine » l'attend sur le quai, au guichet 24 et le prend chez elle à Montmartre, pour

les vacances de Pâques ou de Noël. Mais vers l'âge de 17 ans, c'est de nouveau l'abandon, elle lui envoie un dernier courrier pour lui dire que maintenant il est grand et doit poursuivre son chemin seul. C'est très dur pour Alain, aujourd'hui, il n'a toujours pas compris cette rupture. Il ne localisera plus jamais sa « marraine » née en 1900 d'après lui.

Revenons en 1952, Alain a 11 ans. Monsieur CONTINI lui annonce qu'il va devoir partir en Corrèze « aux Glandiers » en préventorium, à la suite d'une radio pulmonaire. Il y restera un an et ira très peu à l'école. Lorsqu'il réintègre Cempuis, il doit redoubler sa classe… la vie continue ; après le certificat d'études, Alain apprend le métier d'ajusteur, bien qu'il eût préféré être menuisier !

En 1957, c'est l'arrivée de **Monsieur GRENOUILLET**, le nouveau directeur. Et là, tout change pour Alain : le nouveau **« directeur »** lui parle, ce qu'il n'avait jamais connu auparavant, il l'appelle par son prénom et se préoccupe de son avenir. Alain n'en revient pas, un adulte s'intéresse enfin à lui pour la première fois ! Est-ce de la chance ? (tous les Cempuisiens ne penseront pas comme lui, ou n'auront pas le même jugement). Pour Alain, Monsieur GRENOUILLET était quelqu'un de très humain, avec une sensibilité et une envie de donner à chaque élève le meilleur de lui-même, leur apporter et leur apprendre à devenir des jeunes gens comme tous les autres. Monsieur GRENOUILLET fait partie des quelques personnes qui ont énormément compté dans sa vie, comme Monsieur CALENDRIER qui lui apprend à jouer aux échecs (Alain est toujours un très bon joueur), Monsieur OULERICH qui lui donne l'envie de pratiquer de nombreux sports ou Monsieur et Madame LAMONTAGNE (*NDLR* : *Économe à l'O.P.*) qui sont très gentils avec lui. Monsieur GRENOUILLET était entouré d'une bonne équipe.

L'année du C.A.P., Alain rate la pièce mécanique, il a 18 ans. Monsieur GRENOUILLET le garde à Cempuis malgré son âge, pour qu'il repasse son C.A.P. l'année suivante. Par contre, il ne sera plus avec les autres élèves. Il loge dans une petite chambre, au-dessus des bureaux administratifs, à côté de la chambre de Léon LECLERC entre autres, qui était un grand copain. Alain suit de nouveau les cours de mécanique ; son professeur, Monsieur GOUCHE fait tout pour qu'il réussisse son C.A.P. dans de meilleures conditions. En juin, il obtient son C.A.P. Mais que faire de lui ? Il n'a ni famille ni domicile. Monsieur GRENOUILLET lui propose de devancer l'appel et d'effectuer tout de suite son service militaire. Alain accepte, il n'a pas d'autre choix. Il partira dans la marine.

De Cempuis, il part en train le 11 juillet 1960 pour la base militaire d'Hourtin en Gironde ; après deux mois de classes, direction Hyères, base aéronavale dans le Var. Alain est seul, bien loin de sa maison, l'I.D.G.P, et sans argent, en dehors de sa « petite solde », 16 francs par mois. Monsieur GRENOUILLET contacte l'Association des Anciens Élèves pour qu'une personne lui écrive de temps en temps : ce sera Germaine GENIOLE. Comme Alain est un sage, il trouve des solutions pour se faire un peu d'argent : il ne fumera pas et vendra ses cigarettes, les timbres en trop, il en fera de même. Les permissions, il ne les prendra pas, puisqu'il ne sait où aller. De plus, il n'a pas assez d'argent pour se payer le train jusqu'à Cempuis. À la place des permissions, il fait les gardes des copains qui le paient un peu ; il économise pour venir à Cempuis, **une fois par an, à la fête de la Pentecôte**. Monsieur GRENOUILLET l'accueille toujours chaleureusement, ainsi que ses anciens professeurs et tout le personnel de Cempuis. Une petite anecdote : à la Pentecôte de 1962, Alain « prolonge sa perme » pour jouer un match de volley à Cempuis, il ne regagne pas sa caserne, mais prévient les autorités qu'il est malade. Des militaires de la base de Beauvais viennent le chercher à Cempuis en voiture, le font examiner par un médecin qui lui donne 6 jours de permission supplémentaires ! Une aubaine ! Même si Alain doit revenir de Beauvais par ses propres moyens pour regagner Cempuis, il fera du stop.
Alain est libéré de l'Armée le 7 septembre 1962. Il en garde un excellent souvenir. Il a eu beaucoup de chance par rapport à d'autres Cempuisiens, partis « faire » la guerre d'Algérie. Lui, deux années sur la Côte d'Azur, au soleil, avec cinéma gratuit tous les soirs sur sa base. Son travail à la caserne consistait à préparer les commandes d'acier en vue de l'usinage de pièces diverses. Il avait la responsabilité du magasin.

Quitter l'Armée, Alain en était ravi,… Mais pour aller où ? À Cempuis, bien sûr, il n'avait pas d'autre solution, sinon coucher sous les ponts de Paris ou rester à Hyères et dormir sur la plage ? Monsieur GRENOUILLET le reçoit encore comme un fils. Il reste 15 jours à Cempuis et part pour Paris, chez M et Mme GENIOLE, qui lui trouvent son premier emploi d'ajusteur, et le logent pendant 15 jours chez eux, dans un tout petit appartement, le lit est installé dans le couloir ! Il faut le faire ! Surtout qu'ils ne le connaissaient pas beaucoup. Même si la vie n'est pas toujours souriante, parfois nous croisons des gens exceptionnels et généreux qui savent redonner un peu d'espoir et des conseils au bon moment, pour affronter, seul, le monde des adultes. Alain avait grand besoin de réconfort, il craignait la vie parisienne qu'il ne connaissait pas du tout. Il faut bien reconnaître que jusqu'ici, il avait eu tous les jours le couvert et le coucher sans se poser trop de questions ! Désormais, il n'avait plus personne pour le materner !

Fin septembre 1962, son meilleur camarade de régiment se marie à Paris et l'invite à la cérémonie. C'est là que je vais rencontrer Alain. La mariée est une amie de ma sœur et de moi-même.

Début octobre 1962, Alain rentre au Foyer « A.L.J.T. » de CHEVILLY-LARUE dans le Val de Marne. Il y restera jusqu'à notre mariage le 11 juillet 1964. Bien vite, au Foyer, Alain est rejoint par Raymond DUPONT, Michel COINTRELLE et Gérard WEBER. Apparemment, Gérard ne se le rappelle plus ! Il a oublié Alain. Pourtant après notre mariage, il venait fréquemment à la maison avec Raymond et Michel[1].

En conclusion, je dirais qu'Alain a reçu une bonne éducation à Cempuis, ce qui lui a permis de suivre généralement le meilleur chemin, une chance énorme pour lui. Après sa sortie de Cempuis, il a retrouvé une tante (la sœur de sa mère) qui vivait dans la pauvreté avec ses 6 enfants et son mari en région parisienne. En constatant ces faits, Alain m'a dit « heureusement qu'ils ne m'ont pas adopté ». Pour l'anecdote, apparemment Alain n'a pas de dossier de son passage à Cempuis !

Par contre, Alain m'a toujours dit que si **Monsieur GRENOUILLET n'était pas rentré dans sa vie, jamais il ne serait retourné à CEMPUIS**… Propos difficile à imaginer, car Alain reste très attaché à ses **14 ANS passés à l'I.D.G.P.**, avec tous ses camarades Cempuisiens dans sa maison familiale. Je l'ai très vite compris, nous avions deux familles : la mienne et la sienne… et depuis 1964, nous sommes toujours fidèles à l'Association des Anciens Élèves de l'Institution Gabriel Prévost.

Moi aussi, je garde un excellent souvenir de **M et Mme GRENOUILLET**, qui nous ont reçus chez eux, comme leurs propres enfants, ainsi que **M et Mme LAMONTAGNE** et aussi **M et Mme HOSPITAL, qui m'ont hébergée chez eux à Cempuis lors de ma première venue**. Quant à **M et Mme GENIOLE**, ils sont devenus presque de la famille et les grands parents de nos deux garçons, Olivier et Christophe. Aujourd'hui, nous nous occupons de **Germaine GENIOLE,** seule à son tour.

Je crois qu'Alain a été un bon père de famille, très attentif. Sa priorité ou ses souhaits : voir grandir ses garçons dans de meilleures conditions que lui, qu'ils fassent des études supérieures pour acquérir un métier un peu plus valorisant que le sien. Ses désirs se sont réalisés puisque nous avons eu la chance d'avoir des enfants brillants à l'école, ce qui leur a permis d'accéder à l'Université. Aujourd'hui, notre fils aîné Olivier, vient de publier son premier roman **« Le Triangle Voyageur »**, paru aux **Éditions BENEVENT**, que l'on peut commander en librairie.

Je finirais ces quelques lignes en disant que je suis tellement proche et imprégnée par Cempuis, depuis plus de quarante ans, que parfois, les Cempuisiens me prennent pour une vraie Cempuisienne.

Novembre 2006 Bernadette FOURRIER
Alain FOURRIER élève à Cempuis : 1946-1960

---

[1] Je n'ai pas oublié Alain, ni Bernadette d'ailleurs, et le fait que je ne l'aie pas cité avec Raymond et Michel est lié au propos que je tenais. J'ai été pensionnaire, avec Alain, au foyer ALJT de Chevilly de mars à juillet 1964.

Gérard Weber

Été 1937

— Juillet 1937 — ça y est le certificat d'études est passé. À la rentrée, nous serons des "PROFESS" et aurons droit aux pantalons longs. En attendant après un voyage à l'exposition universelle, à Paris, en guise de récompense, avec M Rieux (dit Renard) nous allons profiter des grandes vacances.

— En dehors du séjour à Mers-les-Bains (pour ceux qui n'en sont pas privés à titre disciplinaire), du rythme quotidien des jeux dans la cour, des après-midi sur le terrain de foot et des sorties deux fois par semaine dans les environs de l'O. P., nous allons enfin accéder à l'un des plaisirs des grands : les Grandes Promenades.

— La première sera la plus courte de celles qui sont pratiquées habituellement deux ou trois fois dans l'été. C'est décidé, demain nous irons à Taussacq.

— le lendemain après une toilette sommaire, un petit déjeuner rapide et la remise de quelques sacs de ravitaillement : en route !

— l'air est vif, car il est de bonne heure, et sent bon l'herbe fraîche.

— nous réglons notre pas sur celui de nos accompagnateurs et traversons rapidement le village. Au passage devant le calvaire situé sur les ruines d'un moulin à vent et limitant notre commune, nous jetons un bref regard en arrière sur la ligne de peupliers bordant le verger de l'O. P.

— Sommereux, but de nombreuses promenades hebdomadaires, nous est bien connu, mais pas cette route nouvelle pour nous qui traverse une combe boisée. Nous débouchons sur un vaste plateau couvert de céréales à perte de vue (avoine noire en particulier) avec quelques champs de betteraves et de pommes de terre aux fleurs blanches ou roses.

— à l'horizon dans la brume d'été légèrement bleutée pointe le clocher de Dargies et devant cette étendue un sentiment de liberté double les sensations de la découverte.

— il fait de plus en plus chaud aussi une étape à l'intersection de notre chemin et de la route nationale est fort appréciée.

— puis en riant, nous attaquons la grande descente qui nous conduit à l'auberge de Taussacq. Nous prenons à gauche un chemin dont l'ombrage contraste avec le soleil subi durant toute la matinée et nous arrivons au but : la passerelle et le gué sur le Ru des Evoissons.

— sans prendre un instant de repos, le groupe se disperse pour une brève reconnaissance des lieux avant le déjeuner sur l'herbe.

— après celui-ci, copieux et fort apprécié, chacun dispose de deux heures environ pour se promener à sa guise.

— certains, plus hardis, préfèrent explorer la rivière jusqu'au pont de la route nationale, dans une eau très fraîche, sur un fond de silex colorés. Faisant fuir canard et poules d'eau, ils découvrent un nid aux oeufs bleutés d'un oiseau non identifié.

— en ce qui me concerne, après un aller rapide jusqu'au village d'Erannecourt (!), je reviens par le marais couvert de peupliers et aussi de nombreux groseilliers. Je fais ensuite le tour de la butte rectangulaire dominant l'auberge et son carrefour. Ce fut sans doute un oppidum à proximité duquel un enseignant de l'O.P. (M Videau ?) avait découvert un squelette datant de l'époque néolithique.

— bien trop tôt, hélas, c'est l'heure du retour avec, pour se remettre en jambe, la fameuse côte de la nationale 1.

— au sommet de celle-ci, on devine sur la gauche le village de Sommereux.

— l'allure, plus lente que celle du matin, est rythmée par de nombreuses chansons. Il fait moins chaud et le soleil s'abaisse dans une lumière dorée en direction de Grandvilliers.

— passé Sommereux, la lisière sombre du bois de l'O.P. prévient de la fin de cette belle

échappée et stimule les traînards.

— tout le monde a bien suivi, mais il y aura quelques chaussures à revoir et quelques ampoules à percer.

— nous franchissons enfin les grilles de l'O.P. fatigués, mais fiers d'avoir accompli un mémorable exploit.

— après cette belle journée de découverte et de liberté, le retour à l'O.P. renforce le sentiment d'emprisonnement (encore quatre ans à tirer). Mais pas de nostalgie, il faut maintenant penser au départ pour Mers, à la deuxième Grande Promenade possible pour cette année (Achy sur le Therain) et aux pommes qui mûrissent lentement, en attendant l'automne et les nuits de pleine lune pour les cueillir.

Rappelle des principales grandes promenades :

- Taussacq, description ci-dessus, aller-retour 21 km
- Achy par la forêt de Malnufaut (!) et retour par Marseille en Beauvaisis, 28 km
- Fontaine Bonneleau par Rieux et Conteville, 33 km
- Bergicourt par Danges et Santalie, 26 km
- Guizancourt par Santalie et retour par Taussacq, 26 km
- Guizancourt par Bergicourt et retour par Taussacq, 29 km

- Promenade exceptionnelle à Gerberoy en 1942 avec M Montreux, 43 km. Pour réveiller ma mémoire, qui pourrait me confirmer l'itinéraire adopté au retour en particulier ?
- Autre promenade dans le pays de Bray avec M Montreux, 27 km : Beauvais – Le vivra Danger – Armentières (déjeuner) – Bois du Parc – Beauvais. Même remarque que ci-dessus.

Senlis, septembre 2006 Irénée Conjat, élève à l'O.P. de 1934 à 1942.

Pentecôte 2006.

En cette magnifique période de l'année, ces 2 jours où les anciennes et ancien de l'institution se rendent libres (ceux qui le peuvent) pour faire le déplacement pour honorer la mémoire du fondateur de la maison qui a été notre refuge pendant des années de notre enfance.
Le temps était de la partie, beau soleil, tout y était pour cette grande fête. Comme à l'habitude, toujours un accueil chaleureux des organisateurs des Apprentis Orphelins Auteuil. Le temps passait et de plus en plus d'anciennes et d'anciens arrivaient et se dirigeaient vers le local où nous était offert un café avec gâteaux. Puis toutes et tous se plaçaient en demi-cercle, au bas de l'escalier central dans la cour d'honneur, pour écouter attentivement le discours de notre président Jean Saidi. L'allocution terminée nous avons pris la direction du caveau pour le dépôt de gerbes.
Et comme toutes les années le moment de l'apéritif est arrivé, puis le repas toujours très appétissant et je pense que les convives l'ont dégusté avec plaisir. Et là, quelle surprise ! Il y a eu la présentation des jeunes anciens des années 1970 1980, et pour la première année ils étaient nombreux ; je souhaite que cela continue et que ces nouveaux venus fassent connaître notre site Internet aux Cempuisiens de leur époque et que ceux-ci se joignent à notre association. À nouveau, je constate que l'Association a toujours son existence et pour longtemps. Maintenant, il faut remonter à plusieurs années auparavant pour voir ce nombre de nos anciennes et ancien à l'occasion de cette cérémonie. Merci à tous d'avoir pris ce temps pour être parmi nous.

Roger Grappey, juin 2006 élève à l'O.P. de 1942 à 1952.

Index	Nom	Nom de jeune fille à l'OP	Prénom	Année d'entrée	Année de sortie	N° et Rue	Ville	Code Postal	E-mail	Téléphone
1	Abdelmoumeni		Gilles Bernard	1960	1971	4, rue de Luchon	Toulouse	31400	g.abdelmoumeni@free.fr	0561535363
2	Achard	Hamelin	Chantal	1962	1968	126, rue Anatole France	Levallois	92300		
3	Amata		Julien	1954	1965	20, rue Bordier App, 96	Aubervilliers	93300		
4	Amata		Victor	1947	1956	5, rue Anatole de la Forge	Paris	75017	vastj@wanadoo.fr	0145748480
5	Angé		Daniel	1962	1965	18, cours des Juilliottes	Maison Alfort	94700	angedaniel@aol.com	0143781438
6	Bailly	Gasté	Monique	1957	1964	23, Boulevard de Provence	Athis Mons	91200		0160483012
7	Barberi	Triquet	Viviane	?	1961	2, avenue Jeanne d'Arc	Arcueil	94110	vivi.triquet@free.fr	0146557317
8	Barbier	Remy	Solange	1925	1937	7, avenue Léon Blum	Epinay-sur-Seine	93800		0148227995
9	Barbier		Jean Jacques	1925	1937	7, avenue Léon Blum	Epinay-sur-Seine	93800		0148227995
10	Bassecourt	Tiberge	Georgette	?	?	64, boulevard Soult	Paris	75012		0143445372
11	Bertrand	(surveillant)	Claude	1960	1961	La Fontette	Labastide de Virac	07150	claudemarc.bertrand@laposte.net	0475384462
12	Bitoune		Richard	1956	1965	Steeneikstraat 33	Humbeek - BELGIQUE	B 1851	richard.bitoune@skynet.be	
13	Bonin	Shih Yen Sheng	Gisèle	1950	1962	9, chemin du Paradis Résidence du Cerf	Igny	91430	bonin.gisele@wanadoo.fr	0169412946
14	Boterberg	Lallemand	Ginette	1934	1943	14, rue du Maine	Ifs	14123		0231826250
15	Chapuis	Pestel	Annick	?	?	13, Allée de Charbeir	Montbrison	42600	aeta.chapuis@wanadoo.fr	0477585705
16	Chouatra	Cagnet	Christiane	1963	1969	21, rue de Berry	La Queue en Brie	94510		0682359693
17	Chouatra		Michel	?	?	21, rue de Berry	La Queue en Brie	94510		0682359693
18	Compérot		Jean	1935	1945	32, avenue de Babyloine	Bonneval	28800		0237962167
19	Conjat		Irénée	1934	1942	27, rue vieille de Paris	Senlis	60300		0344533285
20	Cretal	Célerin	Marguerite	1920	1929	Château de Lormoy 47/51 rue de Lormoy	Longpont Sur Orge	91310		0169019801
21	Creusot		Renée	?	?	3, rue Philippe le Bel	Orléans	45000		
22	Cuillière	Kramp	Madeleine	1971	1979	3, rue Evariste Galois	Paris	75020		0143615183
23	Debloux		Joël	1960	1967	9 C, rue Bernardin de Saint-Pierre	Corbeille Essonnes	91100	deblouxjoel@hotmail.fr	0160881219
24	Debout		Yves Pierre	1937	1947	Lieu-dit La rège Mauzens Moiremont	Le Bugue	24260		0553032051
25	Dott	Le Buhé	Jeannine	1957	1969	56, rue Lucien Berger	Franconville	95130	jeannine@neuf.fr	0616662664
26	Duchart	ex Kucharski	Jacques	1950	1960	4, rue Louis Braille Résidence du parc Bat C	Meaux	77100	j.duchart@cite-sciences.fr	0160380048
27	Estrade	Grappey	Jeanne	1938	1948	4, rue André Gillon	La Chapelle St-Luc	10600		0325744263
28	Filoreau		Ange	?	?	43, rue parmentier	Montreuil	93100	filoreau@yahoo.fr	0148590422
29	Foret		Francis	1958	1967	Le Brot	Lemps	26510	francis.foret@club-internet.fr	0475278178
30	Fressinet		René	1962	1968	167 bis Bd du Général Giraud	St Maur des Fossées	94100		0148895057
31	Gachelin		Gérard	?	?	Le moulin Massin, 6 allée Schweitzer	Brie comte Robert	77170		
32	Gareau		Danièle	1958	1968	44, avenue Henry Dunant	Villiers sur Marne	94350	dany52g@free.fr	0149411008
33	Gautron	(fille d'ancien)	Michèle	?	?	19, rue du Vaulanglais "Bagneux"	Saumur	49400		0241502357
34	Guillot		Roger	1954	1959	2, allée de la Boissière	Le Plessis Robinson	92350		0146314026
35	Guitoger	Chaduc	Reine Huguette	1928	1937	190 Bis, avenue de Clichy escalier n°5 boîte n°10	Paris	75017		0142293248
36	Hachour		Guy	1955	1963	34, rue Gabriel Péri	Houilles	78800	guy@hachour.fr	0139681952
37	Hamelin		Françoise	?	?	51 bis, rue Carves	Montrouge	92120	france.hamelin@wanadoo.fr	0146551007
38	Houlou		Robert			Rochers des Bourdettes	Saint Léon	31560	fax répondeur >>>>	0561811659
39	Landard		Claude	1947	1955	Résidence "Les Magnolias" 30, rue des Magnolias	Bormes les Mimosas	83230		0494714366
40	Lavacquerie		Philippe	?	1962	35, rue du Petit Chéry	Cormeray	41120		0254442032
41	Lavot		Michel	1939	1947	90, avenue des Adages	Herblay	95220		0139979391
42	Lebrun		Lionel	1932	1941	1 bis, Petite rue Babeuf	Vierzon	18100		

Index	Nom	Nom de jeune fille à l'OP	Prénom	Année d'entrée	Année de sortie	N° et Rue	Ville	Code Postal	E-mail	Téléphone
43	Loison	Lebrun	Raymonde	1933	1942	La Petite Pelouse 34, rue des Bleuets	La Chapelle Saint Rémy	72160		0243711426
44	Lejeune		Gabriel	1959	1968	19, rue Jules Lefebvre	Tournan-en-Brie	77220	galejeune@wanadoo.fr	0680889268
45	Léonard		Roland	1934	1944	153, chemin St Claude	Vence	06140	C.P.E@wanadoo.fr	0493581295
46	Lopes	Merle	Odette	1929	1937	38, rue de la Ferme	Vitry-sur-Seine	94400		0146811190
47	Magne		Armelle	1966	1976	Chemin du Fayet	Charantonnay	38790	armelle.magne@tiscali.fr	0474591336
48	Magne		Didier	?	?	16 bis rue Diderot	Saint Germain En Laye	78100	magne.d@neuf.fr	0662489790
49	Mendez	Jobineau	Marie Thérèse		1951	Les Aigues Marines F2 La Madrague	Saint Cyr sur Mer	83270		
50	Mockel		Madeleine	1958	1967	Le Brot	Lemps	26510		0475278178
51	Morel		Maurice	1933	1941	28, rue de Keranguyon	Benodet	29950		0298571465
52	Munier-Didière		Alain	?	1967	7, rue Robert Schuman	Chelles	77500	munier-didiere@wanadoo.fr	0164212908
53	Pechereau		René	1949	1961	5 Lotissement TRONCAIS	Chevagnes	03230	frpechereau@wanadoo.fr	0470431099
54	Petit	(Directrice à Mers)	Simone	…	…	33, avenue des morteaux	Antony	92160		
55	Pillet	Heux	Jeannine			62, avenue des Minimes	Vincennes	94300		0143285028
56	Plichon	Le Galle	Maryvonne	1949	1959	40 rue Jean Jaurès	Le Cateau Cambrésis	59360		0327771528
57	Raimundo	Lecomte	Marie Thérèse	?	?	7, rue de la Fontaine	Domats	89150	marie-therese.raimundo@wanadoo.fr	0386864095
58	Reignier	Monlien	Odette	?	?	6, rue petite fontaine	Vauhallan	91430		
59	Reignier		Daniel	?	?	La Boisnerie	Ste Honorine la Ch.	61430		0233664277
60	Renaudin		Daniel	1937	1948	3, place du Général De Gaulle	Sermaises	45300		0238390195
61	Saidi		Jean	1947	1957	8 bis, avenue Saint Joseph	Asnières	92600		0147999268
62	Sautet	Pellier	Evelyne	?	?	141, rue du Maréchal Leclerc	Franqueville Saint Pierre	76520	sautet@aol.com !!!! Pas certain	0235800203
63	Sirot	ex Houssaye	Michel	1948	1960	Chemin de l'Arnet, lotissement Chauchard	Clermont-l'Hérault	34800		0467445797
64	Sow		Patrice	?	?	14, rue Dugommier	Paris	75012	patricesow@noos.fr	0144750451
65	Vanderhoven		Jacky	1945	1955	36, rue Denis Papin	Naintre	86530		0549900700
66	Vousden	Jacquemet	Nicole	?	?	Applenook 16 A North Cray Road	Bexley Kent -Angleterre	DAS 3LZ	paulv@compassco.co.uk	
67	Weber		Gérard	?	1961	27c rue André Lassagne	Caluire et Cuire	69300	mfg.weber@cegetel.net	0478083117

Voici l'annuaire Cempuisien 2006. Je n'ai pas repris les noms et références des sociétaires dont la réponse était ambiguë (il suffisait d'entourer le choix oui ou non sur le BA. Si vous saviez ce que certains d'entre vous sont compliqués, ''je barre, je raye, j'entoure, tout cela en même temps, je brouille les pistes'' j'écris comme un cochon et débrouille-toi !). S'il vous plait, l'an prochain, si la publication de l'annuaire est reconduite, faites attention, écrivez lisiblement et SOYEZ CLAIRS.

Enquête sur la situation des Anciens Élèves décembre 1907

Dans le but de savoir ce que nos pupilles étaient devenus et de connaître quelles difficultés ils avaient rencontrées dans la vie, j'ai adressé***, au nom de la Commission Administrative de l'orphelinat Prévost,*** aux anciennes et anciens Élèves dont j'ai pu connaître le domicile le questionnaire suivant :

1° Profession apprise à Cempuis ;
2° Profession exercée, aujourd'hui ;
3° Pourquoi avez-vous changé de profession ?
4° Gain de 16 à 20, de 20 à 25, de 25 à 30 ans ;
5° Avez-vous rencontré de grandes difficultés à votre sortie de l'orphelinat, puis dans la vie, lesquelles ?

L'intérêt de cette petite enquête ne devait échapper à personne : c'était pour les amis de l'Œuvre le moyen de mesurer exactement les bienfaits et l'occasion de connaître, par les intéressés eux-mêmes, les perfectionnements à apporter à son bon fonctionnement. Malheureusement, je n'ai pu trouver le domicile que de **175 anciens sur 700 élèves** sortis de l'Orphelinat depuis **25 ans ; 105** seulement ont répondu à mon appel. Ces 105, ce sont ceux que nous connaissons, qui viennent nous voir à Cempuis, que l'on rencontre à la Société, qui vivent encore de notre vie ; pour lesquels les joies de la maison sont aussi des joies… **Mais les 600 autres que sont-ils devenus ?** Des indifférents ou des malheureux… je n'ose croire, à l'une ou à l'autre de ces hypothèses... mais je regrette profondément que 600 élèves de Cempuis aient complètement oublié la maison qui les a recueillis, élevés et leur a donné le moyen de se faire une situation.

Les 105 réponses reçues se répartissent ainsi :
32 d'anciennes élèves et 73 d'anciens.
Si je classe, par catégories de professions, les questionnaires des 32 femmes, je trouve les résultats suivants :

7 femmes âgées de 25 à 32 ans déclarent n'avoir appris à l'Orphelinat aucune profession déterminée et s'être créée, à force de courage et de persévérance, une situation leur permettant de vivre. Presque toutes sont dans le commerce et gagnent de 4 à 5 fr. par jour, une d'entre elles gagne 6 fr. comme coloriste au pinceau.

9 ont appris le repassage à l'Orphelinat, sur ces 9, 3 ont changé de métier, 2 par goût, la 3ème pour se consacrer à son intérieur, à ses enfants, ce dont je la félicite. Celles qui sont restées repasseuses ont débuté par 2 fr. et 2 fr.50 en moyenne et sont arrivées assez rapidement à 3 fr. ; l'une d'entre elles, âgée de 21 ans, est nourrie et logée et gagne 60 fr. par mois. Sa patronne la considère comme sa fille : c'est à l'honneur de notre pupille et de sa patronne.

11 ont appris le corset et reçu quelques notions en confection pour gilets et pantalons. Sur ces 11, 4 ont changé de profession par goût ou pour raison de famille.
Les corsetières ont débuté en moyenne à 2 fr., 2 fr.25 et 2 fr.50 par jour et sont arrivées vers 20 ans 22 ans, à 4 fr. et 4 fr.25, l'une d'elles, à 5 fr. Toutes affirment que si, à leur sortie de l'Orphelinat, elles avaient pu être présentées et recommandées par un Comité de Patronage, fonctionnant à Paris, elles auraient pu mieux faire et se débrouiller plus vite.

Depuis 4 ans seulement, notre atelier de couture fonctionne régulièrement et donne de bonnes petites mains en couture. Aussi nous n'avons reçu les réponses que de 5 jeunes filles de 16 à 18 ans. 2 ont quitté pour entrer dans le commerce. Les 3 autres ont débuté par 2 fr., 2 fr.25 et sont rapidement arrivées à 3 fr.25. Là encore, il y a eu manque d'appui, défaut de références.

Pour les hommes, les 73 réponses peuvent se répartir ainsi par professions :

Six, âgés aujourd'hui de 26 à 38 ans, déclarent n'avoir appris spécialement aucune profession à Cempuis. Tous ont pu, grâce à une excellente instruction reçue à l'Orphelinat, à leurs relations et à un peu d'aide arriver à une belle situation.

2 sont dans la banque et gagnent de 3.600 à 4.800 fr[1].

1 est instituteur à Paris et gagne 3.300 fr[1].

1 est employé à la Préfecture de la Seine et gagne 3.000 fr[1].

1 est imprimeur-conducteur et gagne 18 fr. par jour.

1 est artiste peintre, son gain ne peut s'évaluer ; mais il est heureux et a confiance Dans l'avenir.

6 sont sortis du jardin ou de la ferme : 4 ont changé de profession, le Parisien n'a pas de dispositions pour la culture :

2 sont dans le commerce.

1 dans l'automobilisme.

1 dans la boucherie.

Les 2 restés fidèles à leur profession sont :

L'un jardinier de la ville de Paris et gagne 6 fr. par jour ; l'autre, actuellement soldat, gagnait au moment de son départ au régiment 45 fr. par mois, nourri et blanchi,

13 sont sortis de la menuiserie, tous sont restés fidèles à la profession apprise à Cempuis.

4 cependant sont devenus ébénistes.

1 sans aucun appui, sans aucune famille, a été recueilli sur ma demande par un charron des environs qui l'a traité comme son fils et en a fait un bon charron. Ce placement familial, à la campagne, peut être très heureux. Les menuisiers ont déclaré avoir assez facilement trouvé du travail au début à raison de 2 à 3 fr. par jour pour arriver vers 20 ans 22 ans à 6 fr.50,

2 nous ont déclaré gagner de 9 à 11 fr. par jour.

Tous réclament la perfection de l'outillage de l'atelier et un appui pour leurs jeunes camarades à leur sortie.

24 ont appris la composition et l'impression typographiques. 7 ont changé de profession,

1 est artiste musicien et s'est fait une belle situation.

1 est instituteur dans la Seine.

4 sont employés aux écritures dans le commerce.

1 est garçon de magasin.

Les 17 qui sont restés dans l'imprimerie, déclarent avoir pu gagner assez facilement 3 fr.50 au début et être arrivés vers 20 ans, 23 ans à gagner 7 fr.20. Deux jeunes gagnent 10 et 12 fr. Deux âgés de plus de 30 ans ont une situation très sûre et gagnent 10 et 12 fr.

Sur ces 17, deux sont lithographes.

Tous demandent le rajeunissement de notre outillage par trop insuffisant. Tous déclarent :

avoir eu beaucoup à souffrir de **l'isolement**, de leur **inexpérience de la vie**, du manque de recommandation à leur sortie de Cempuis.

Sur 24 sortis de l'Orphelinat Prévost, mécaniciens ajusteurs, 2 ont changé de profession pour raisons personnelles : l'un est lithographe, l'autre employé de bureau.

Les 22 qui sont restés fidèles à la mécanique ont débuté avec 3 fr.50 par jour en moyenne pour arriver assez rapidement de 20 à 30 ans à 7 et 8 fr. par jour. Après 30 ans, 1

[1] NDLR : il s'agit du salaire annuel.

d'entre eux gagne 11 fr. par jour, 2 autres, payés au mois ont une situation sûre et gagnent 210 et 350 fr. Tous déplorent le manque d'outillage à l'atelier de l'orphelinat, tous font des vœux pour qu'une amélioration importante soit apportée le plus tôt possible et affirment que nous ne pouvons pas plus longtemps, sans danger, marquer le pas sur place. Tous demandent également aide et protection pour leurs jeunes camarades.

En résumé, la grande majorité des réponses reçues témoignent hautement en faveur de l'Œuvre et en affirment une fois de plus les résultats. Tous ceux qui nous ont répondu ont réussi à surmonter les difficultés du début et à se créer une situation modeste. Tous demandent instamment la formation d'un Comité de patronage qui aurait pour mission, non seulement de trouver des emplois aux jeunes gens sortant de Cempuis, **de leur rendre la transition moins dure, moins brutale entre la vie si calme de Cempuis et la vie réelle et si active de Paris** ; mais aussi et surtout de les suivre, de les soutenir, de les encourager à persévérer dans la joie du bien et du travail, de les ramener dans le bon chemin s'ils s'en écartent. Enfin de maintenir entre les anciens élèves et l'Orphelinat… (*suite inconnue NDLR*)

Un certain nombre font quelques critiques très justes au sujet de notre outillage insuffisant ou démodé.

La menuiserie ne possède aucun outillage mécanique de valeur.

L'imprimerie à pour tout outillage, une vieille machine en blanc, rebut d'une imprimerie parisienne et une petite minerve.

La mécanique possède depuis 2 ans à peine un tour de quelque valeur et c'est tout.

Il y aura certes dans cette voie un effort à faire. Je ne demanderais pas, à l'instar de quelques écoles professionnelles, une installation mécanique moderne, car j'estime qu'il importe avant tout de parfaire l'éducation de l'œil et de la main et que l'emploi trop fréquent de la machine va à l'encontre de ce perfectionnement manuel indispensable, en ce qu'il fait des spécialistes et non des ouvriers complets. Mais, entre l'absence totale de machines-outils modernes et la surabondance, il y a un juste milieu à observer.

Je suis persuadé que la Commission fera certainement petit à petit le nécessaire, puisque déjà elle a voté le 13 avril 1907 l'acquisition d'une fraiseuse pour la mécanique. La voie est ouverte ; il n'y a qu'à suivre avec sagesse.

Quelques-uns ont également demandé le rajeunissement de nos méthodes, L'observation ne manque pas de justesse et doit être examinée avec soin, car, il faut le reconnaître, perdus à 110 km de Paris, loin de tout centre industriel important, nous courrons le risque de ne pas être au courant du progrès et d'ignorer les beaux travaux exécutés dans les grands ateliers. Le cas a été prévu, et dès cette année nos chefs d'atelier et leurs apprentis méritants ont visité quelques bonnes maisons parisiennes ; peut-être pourrons-nous faire mieux à l'avenir ?

Cette enquête, malheureusement **incomplète**, me permet cependant de dire que nos pupilles peuvent se tirer d'affaire et qu'ils le pourront encore mieux par l'amélioration de notre outillage, le rajeunissement constant de nos méthodes et la création d'un Comité actif de Patronage. C'est pourquoi je serais heureux de voir la Commission Administrative décider d'urgence la formation de ce Comité qui, à mon avis, comprendrait non seulement les membres de la commission, mais encore un certain nombre d'industriels représentant les professions apprises à Cempuis. Ce comité ainsi formé serait tout à la fois *un appui* moral et matériel important pour nos pupilles à leur sortie et un *Conseil de perfectionnement* pour l'amélioration de notre outillage, de nos modèles et de nos méthodes.

À Cempuis, le 1er mars 1908, le Directeur de l'orphelinat Prévost, A. FOURAULT.

vous souvenez vous ?

Vous devez certainement vous souvenir de Mr et Mme DUBAL.......

Ils travaillaient tous deux à l'OP et habitaient à Cempuis. Simon DUBAL est entré à l'OP en 1952. Il a débuté à la chaufferie..... puis à travaillé au jardin..... ensuite à la réserve.... et jusqu'à sa retraite, à la cuisine. C'était un homme très gentil et toujours souriant.Il a quitté cette terre le 21 Septembre 1995.

Gilberte DUBAL, son épouse, a travaillé au service dortoir petits garçons.... au service cuisine et réfectoire de l'OP.

Nous les anciens, le souvenir qui nous vient en mémoire, c'est certainement lorsque Gilberte nous servait au réfectoire, lors des Pentecôtes, avec son tablier blanc ou rayé vert (toujours impéccable), son caractère bien trempé....sa voix haute . Les jours de Pentecôte, Mr et Mme DUBAL nous accueillaient chez eux pour un café avant la cérémonie dans la cour d'honneur et du caveau. Toute la journée leur porte restait ouverte et de nombreux anciens allaient leur rendre visite. Gilberte DUBAL nous a quitté cette année, le 06 Mai, pour rejoindre, Simon son époux, au cimetière de Cempuis.



Maryvonne
LE GALLE
Septembre 2006

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Décès

M Louis Haas, né le 28 janvier 1913 est décédé le 27 juillet 2006.
Son fils nous écrit : « *Je vous informe du décès de mon père survenu le 27 juillet ; C'est la fin d'une belle histoire et croyez que l'O.P. était gravé à jamais dans sa mémoire* ».

M Yves Wolff, né le 7 avril 1921 est décédé le 2 mars 2006. Nous vous avions fait part de cette disparition.
Henri son frère m'a remis quelques témoignages que je vous livre :
« Nous ne pouvons pas laisser partir M Wolff sans lui exprimer notre reconnaissance pour l'oeuvre qu'il a accomplie, principalement en cette ville de Châtenay-Malabry. Lorsqu'il est arrivé vers 1950 en disant qu'il créerait une école de musique, nous l'avons pris pour un utopiste. Il y a maintenant des écoles et conservatoires un peu partout. À cette époque, il n'y avait rien dans ce domaine.
Il fonda d'abord une philharmonie qui permit aux musiciens amateurs et professionnels de se rencontrer et de vivre ensemble des heures bien agréables. Bravant vents et marées, surmontant toutes les difficultés, il permit à l'école de musique de voir le jour. C'était en 1957. Sous sa direction, elle devint le conservatoire agréé que nous connaissons.
Merci M Wolff, pour la musique. Merci pour ces milliers de jeunes et moins jeunes qui, grâce à vous, eurent accès à notre art. Merci M et Mme Wolff pour tout ce que vous avez donné aux autres malgré les cruelles épreuves qui vous ont touchés. M Wolff, je sais que vous n'étiez pas croyant, mais j'espère que, pour une fois, vous vous êtes trompé et que vous retrouverez, là-haut, tous les grands musiciens que vous avez tant aimés.
Châtenay-Malabry le 8 mars 2006. »
Extrait d'un journal : « *Yves Wolff a marqué de son empreinte la vie culturelle du village — par son engagement généreux dans la cité, notamment dans les années 80 au cours desquelles il créa et anima l'école municipale de musique, Yves Wolff est de ceux qui laisseront une trace indélébile dans la mémoire de nos concitoyens. Venu de Châtenay-Malabry (92) où il dirigeait le conservatoire de musique, ce talentueux chef d'orchestre, titulaire des Palmes Académiques et de la médaille d'or de la Ville, a consacré une large part de sa retraite à l'animation culturelle de son village d'adoption. Pédagogue avisé il fut aussi membre du jury du conservatoire national supérieur de Paris. Depuis la disparition de sa femme il y a tout juste un an, Yves avait beaucoup perdu de son allant et de sa vitalité. Il s'est éteint à son domicile dans la nuit du mercredi à jeudi à l'âge de 84 ans. Il sera inhumé dans les jours à venir auprès de sa femme à Châtenay-Malabry. Salut l'artiste ! À ses enfants, petits-enfants, proches et alliés Var matin adresse ses plus sincères condoléances. J.L. »*

M Marcel Paris, né le 14 janvier 1914 est décédé le 3 décembre 2006. Marcel fut membre du Comité, Trésorier puis Président de l'Association. Que dire de plus après le très bel hommage que lui rend Marcel Vigneron en page 52 ?



Quelques messages.

De Mme Georgette Bazin-Legoupil : Très touchée des bons vœux d'anniversaire, je vous remercie et vous adresse toutes mes amitiés cempuisiennes.

De Marie Thérèse Mendez (Jobineau) : Bonjour René, je te remercie de ta gentille carte. Ça m'a remonté le moral. J'espère pouvoir venir vous voir tous lors d'une réunion. Je vous remercie encore de votre intention. Cela m'a rappelé lorsque j'étais au comité, que je m'occupais des personnes en maison de retraite (Noël leurs colis et l'anniversaire). Je te fais de grosses bises et amitié à tout le monde.

De M Jacques Vimont : Cher Monsieur René Fressinet. Excusez-moi de ce retard pour vous remercier de votre gentille carte pour mon anniversaire, elle m'a vraiment touché, de savoir qu'un ancien de l'O.P. a eu une pensée pour moi. Je vous en remercie encore. Oui, j'étais O.P. en 1934, j'avais cinq ans, je suis sorti après la guerre en 1945 à 16 ans, 11 années ont passé à l'O.P. Que de souvenirs de tout ce temps, surtout pendant la guerre, sept mois sur l'île de Ré en 1941 et deux années en Dordogne en 1943 ! Je suis retourné à Cempuis deux fois, la première fois seul, à une fête de la Pentecôte. Beaucoup de bons souvenirs. La seconde fois avec mon épouse pour lui faire connaître l'O.P. où j'ai passé beaucoup d'années de ma jeunesse. Elle a été surprise

par la grandeur de l'O.P. Mais, pour mon compte que de changements, il n'y a plus de tenue, dommage que cela ait disparu. J'ai 77 ans comme mon épouse, malheureusement malade et handicapée. On pourrait faire un livre. Après tant d'années, je suis surpris de recevoir d'un ancien de l'O.P. un petit mot de sympathie. Recevrez mes sincères salutations.

&&&&

De M Maurice Morel : Dans le but de conserver quelques nouvelles de l'O.P. et par sympathie, je règle la cotisation annuelle. Bien que trop éloigné (1200 km AR) pour que je puisse assister aux réunions prévues. La lecture des courriers habituels me convient. P.-S. : Ma soeur Suzanne, ancienne non-inscrite, est décédée en juillet 2005.

&&&&

De Mme Taboga : Chère Danièle, je te transmets ma cotisation 2006 et 2007 (cette fois j'aurais de l'avance). Mon absence pour raisons de santé à la cérémonie du caveau est la cause de ce retard. Bien amicalement.

&&&&

De Mme Gisèle Hernandez : Je suis toujours très contente des récits que je découvre dans le Cempuisien. Alors que j'étais encore dans le 12e arrondissement de Paris, j'ai fait connaissance de Danièle Laville (Gautier) sur notre lieu de travail (M.P.G.) et ce, du fait d'une carte postale de Mers-les-Bains — pavillon Roussel, accroché au mur du service comptabilité où elle travaillait. Que d'années sont passées !

&&&&

De M Raymond Jegou : C'est avec plaisir que je lis le Cempuisien. Je reconnais le dévouement des membres du bureau, merci à tous. Je connaissais bien Georges Tolle et je suis peiné de son décès. Nous avions été le voir Aux Eyzies. Exprimez mes condoléances à sa femme et à sa famille. Amitiés.

&&&&

De Mme Raymonde Loison (Lebrun) : Merci de tout coeur pour votre si jolie carte pour mon anniversaire. Cela m'a touché d'autant plus que j'étais à l'hôpital pour une opération délicate. À l'heure où je vous écris, je suis encore en maison de repos. C'est bien là que l'on trouve les vrais amis. Encore 1000 fois merci. Mon Dieu ! Que de souvenirs ! Quand je lis les noms de : Violette Fonsard, Jacqueline Tharreau et tous ceux de "la classe". Je me prends à rêver et je repense à la boîte à bouffe tout (le chocos du 4 h que l'on faisait fondre dans des boîtes à cirage, sous les bras). Janine et Robert Marchand sont des amis formidables. Nous correspondons par téléphone ou par courrier. Je les aime beaucoup. J'envoie de grands bonjours à tous. J'aimerais bien avoir des nouvelles de ceux qui me connaissent et des autres aussi, pourquoi pas comme l'a fait Guy Hachour, et tout le comité. J'espère que vous arriverez à me lire (NDLR : *oui, c'est fait*), toutes mes amitiés à tous, une quille de l'O.P.

&&&&

De Mme Andrée Galliot (Le Blevec) : j'ai été très touchée par la gentille carte d'anniversaire envoyée par René Fressinet et je remercie tout le comité pour cette délicate attention. Être née et donc fêtée le jour de la fête internationale des femmes le 8 mars me fait chaud au coeur surtout quand les Cempuisiens se mêlent aux "médias". Bravo à tous pour l'ardeur qui vous anime pour que vive l'Association. Je constate hélas ! que peu d'anciens des années 1945-1950-1960 figurent dans vos listes. Avec mon frère Roger, nous avons dit à Jean que nous étions prêts à voir ensemble pour l'organisation de promenades champêtres. De notre côté, nous effectuons des rallyes (peut-être trop ardus pour les Cempuisiens), mais nous pouvons en adapter aux "clients" intéressés. Il y a beaucoup d'années, nous les organisions avec Henriette (*Tacnet*). Bien sûr, nous avons vieilli et sommes très occupés par nos cinq petits-enfants, mais on peut trouver des moments. Bon courage vous tous, avec mes amitiés.

&&&&

De M Daniel Renaudin : Cher ami Cempuisien. Ce petit mot pour remercier le comité des Anciens d'avoir pensé à mon anniversaire par ton intermédiaire. Me voici arrivé à 75 ans, il y a déjà cinquante-huit ans que j'ai quitté l'O.P. comme le temps passe ! Mes souvenirs d'enfance bercent mes vieux jours et, de Cempuis, je garde une bonne impression. Onze années passées à l'ombre de ces murs, sans souci du lendemain, avec des hauts et des bas, m'ont permis d'avoir une instruction que je n'aurais pas eue autrement. Nous avions pour l'époque (1937 à 1948) un confort que la plupart des gens n'avaient pas surtout chez les familles démunies. Pour ma part, je me rends compte que l'Association des Anciens de l'O.P. nous permet de garder un lien avec le notre jeunesse, et plus l'on prend de l'âge plus ça nous réconforte surtout lorsque l'on est seul.

Merci à toi et au comité, bien amicalement.

Marcel Paris, décédé le dimanche 3 décembre 2006, fut successivement membre du Comité – Trésorier – Président.

Adieu Marcel.

Je n'ai pas oublié ! C'était pendant un été de l'immédiat après-guerre (1947 ?). Sortant d'un concert auquel je venais de participer en qualité de choriste professionnel au Palais de Chaillot, je tombe nez à nez avec Marcel Paris qui était parmi les spectateurs. Nous connaissant déjà, nous nous saluons chaleureusement. Au cours de l'entretien impromptu, il me demande soudain : « Es-tu membre de l'Association ? – Non ! – Si tu veux, je t'inscris ». Aussitôt dit, aussitôt fait.
Peu de mois après, j'accédais au Comité.

Alors Trésorier, Marcel allait devenir notre Président. J'ai mémoire ineffaçable de nos bals annuels à la mairie du V°, des déplacements à l'O.P. en l'honneur de Gabriel Prévost et de la Pentecôte, des repas d'Automne accueillant les Sortants, des Assemblées Générales suivies de sauteries et du partage de la Galette des Rois. La grande silhouette de Marcel présidait à toutes ces dates du calendrier annuel de notre Association avec gentillesse, élégance et efficacité.

J'ai souvenir inoubliable également de la cérémonie qui a suivi le décès d'Odette, son épouse, fervente supportrice de Marcel et de notre Association, qu'un terrible accident avait laissée infirme à vie. Alors Président de notre Association, j'avais conduit la délégation des Anciens et du Comité venue lui rendre hommage ce jour-là.

Et puis, beaucoup plus tard, j'ai rendu visite à Marcel en compagnie de Michèle Grégoire, dans la maison de retraite médicalisée où il était pensionnaire, affaibli par l'âge et une santé devenue fragile.

Comment oublier enfin la joie que nous avions ressentie en novembre 1997 quand il a participé au repas d'Automne accompagné par Janine, une de leurs deux filles (photos dans le Cempuisien N° 178 de novembre 97 à janvier 98).

Ce petit rappel des années que Marcel Paris a consacrées à l'Association des Anciens Élèves de l'O.P., nous est l'occasion de dire à Janine et à Dominique, leurs filles, de même qu'à Christiane Bénézet, ancienne de l'O.P. intégrée à leur famille, à elles et à leurs familles, la part que nous prenons à leur chagrin et combien nous les assurons de nos sentiments de très chaleureuse affection, témoignage de la vigueur de l'amitié cempuisienne.

Brive-la-Gaillarde, décembre 2006 – Marcel Vigneron.